Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

7ME ANNÉE, NO. 6. BALE (SUISSE) DECEMBRE 1882. 78ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ :

J.-N. ANDREWS - - - J. ERZENBERGER

PIERRE SCHILD.

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS

Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—

Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

S'Adresser (FRANCO) : M. J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse.)—L'année de ce journal commence au mois de **Juillet**, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire. —Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

HISTOIRE DE MAHOMET

—LE—

FAUX PROPHÈTE.

EN DEUX CHAPITRES—CHAPITRE II.

LA première chose dont s'occupa Mahomet, après son arrivée à Médine, fut de consolider le nouveau culte. A cette époque, il essaya de gagner les Juifs à sa nouvelle doctrine par plusieurs concessions. Il choisit Jérusalem comme la place vers laquelle ils devaient tourner leurs faces, lorsqu'ils priaient, et il fixa le dixième jour du premier mois comme jour de jeûne, et permit aux nouveaux convertis de célébrer le Sabbat. Mais lorsque les Juifs, malgré ces concessions, refusèrent de le reconnaître comme prophète, et tournèrent en ridicule ses prétentions d'être le Messie et l'irritèrent par leurs moqueries continuelles, il retira bientôt les concessions qu'il avait faites et devint leur mortel ennemi. Il chercha ensuite à conclure des alliances avec les Arabes païens, et substitua aux pratiques juives celles qui plairaient aux païens. Pour prier, les Mahométans devaient se tourner du côté de la Mecque, le mois de Ramadan fut dès lors établi comme un temps de jeûne et le Vendredi comme jour de culte.

Mahomet nous apparaît dès lors sous un nouveau jour. Ayant achevé ses arrangements, et ses partisans étant considérablement augmentés, il ne se contenta plus de convertir ses adversaires par des paroles. Il n'apportait plus la paix, mais la guerre. Où les avertissements du prophète ne réussissaient pas à convaincre, le puissant bras du conquérant devait obliger, et l'apôtre persécuté apparaît soudain transformé en soldat triomphant. Lui, qui avait précédemment insisté sur la liberté de conscience pour lui-même et s'était opposé à la violence religieuse, soutenait alors que sa doctrine devait, si c'était nécessaire, être défendue et propagée par le sabre. «Le cimeterre, dit-il, est la clef du ciel et de l'enfer. Une goutte de sang versée pour la cause de Dieu ou une nuit passée sous les armes, est plus efficace qu'un mois de jeûne et de prière ; les péchés de celui qui tombe dans la bataille sont pardonnés, et au jour du Jugement chaque membre perdu sera remplacé par des ailes de chérubins.»

Comme il n'était pas assez puissant pour entrer ouvertement en lutte avec ses ennemis, il résolut de les affaiblir en attaquant et pillant les caravanes de la Mecque; et pendant longtemps, le vol et le brigandage furent sanctionnés, et bien des assassinats, conséquences de ces attaques, furent commis à l'instigation de Mahomet lui-même.

Pendant qu'il était à la Mecque, le prophète avait marché avec fermeté, malgré la moquerie et la persécution. Lorsque ses amis essayaient de le dissuader de poursuivre plus loin sa mission, en lui représentant le grand danger qu'il courait, il répondit que s'ils plaçaient le soleil contre lui, à sa droite, et la lune à sa gauche, il n'abandonnerait pas son entreprise. Ni les menaces, ni les injures n'avaient pu l'empêcher de prêcher au peuple l'unité et la justice de Dieu. Il n'avait prétendu à aucun pouvoir temporel, ni à aucune domination spirituelle; il avait simplement demandé qu'on le tolérât et qu'on lui accordât la permission de gagner les hommes à la vérité par la persuasion. Il prétendait ne point forcer la conviction par des miracles, ni obliger de faire une profession extérieure par la force des armes. Il n'était que prédicateur envoyé pour avertir les hommes qu'il y a un seul Dieu et qu'il n'y en a point d'autre; et tout ce qu'il demandait était que les hommes fissent ce qui est juste, fussent miséricordieux et marchassent humblement devant Dieu, et pour sanctionner le tout, il disait qu'il y aurait une résurrection des morts aussi bien des justes que des injustes.

Tels avaient été ses enseignements à la Mecque, mais à son arrivée à Médine, la scène change, et avec les jours de puissance et de victoire du prophète, s'ouvre une page sombre et sanglante de l'histoire de l'Orient. Du moment où il devint le législateur et gouverneur de Médine et des deux plus puissantes tribus d'Arabie, ses révélations changèrent entièrement de caractère. Il enseignait alors comme une doctrine de croyance religieuse de porter la guerre contre les infidèles; et le sabre, une fois tiré au commandement du ciel, demeura dès lors hors du fourreau, jusqu'à ce que les tribus de toute l'Arabie et des contrées adjacentes fissent profession qu'il n'y a point d'autre dieu qu'Allah, et que Mahomet est son prophète.

Les révélations concernant sa propre personne abondent dans le Coran; ainsi, il y est dit qu'il avait restreint le nombre des femmes légitimes à quatre Mais il s'affranchit lui-même de cette restriction, et après la mort de sa première femme, il en épousa douze autres. Une autre fois, il se prit d'amour pour une femme esclave, et lorsque ses autres femmes exprimèrent leur déplaisir, il jura qu'il l'abandonnerait. Quelques mois après, il s'était délié de son serment, par quelques versets qu'il avait ajoutés au Coran, et menaçait ses femmes de divorce, si elles l'empêchaient de se livrer à sa volupté. Il eut un amour coupable pour la femme de son fils adoptif, Zaid, en conséquence de quoi ce dernier se divorça d'avec elle. Mahomet l'épousa et justifia sa conduite par une révélation qui l'autorisait à agir comme il l'avait fait.

Durant la première année de l'Egire, il construisit une mosquée à Médine, institua un certain nombre de cérémonies religieuses et proclama la guerre contre les infidèles, comme un moyen que le ciel ordonnait pour répandre la vraie religion. Il commença immédiatement cette guerre en attaquant les caravanes de pèlerins, ce qui amena un engagement l'année suivante (623 ap. J.-C.) avec les habitants de la Mecque qui, quoique supérieurs en nombre, furent défaits par les partisans de Mahomet. Quelques écrivains mahométans affirment que 3,000 anges montés sur des chevaux blancs et noirs gardaient et assistaient les fidèles. Le prophète lui-même, durant le combat, était en prière. Dans la plupart des guerres postérieures, Mahomet se tint sagement à une certaine distance de la mêlée. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il obtint bien des victoires, par une habile disposition de ses forces. Mais il ne se distingua point du tout lui-même comme un brave guerrier. L'année suivante, il subit plusieurs revers et fut lui-même assiégé pendant plusieurs semaines dans la ville de Médine. Mais la sixième année de l'Egire (628 ap. J.-C.), il eut assez de confiance en ses forces pour s'aventurer à la tête de ses sectaires, à faire un pèlerinage à la Mecque, mais il ne lui fut pas permis d'entrer sur le territoire de la Mecque. Il fit à cette occasion un traité de paix avec les habitants de la Mecque.

Peu de temps après pourtant, il se sentit assez fort pour rompre ce traité de paix, et, dans une attaque soudaine, il se jeta sur la Mecque, sans aucune déclaration de guerre, avec un corps de 10,000 hommes. Les principaux magistrats de la ville furent obligés (630 ap. J.-C.) de faire leur soumission et le reconnaître, non-seulement comme leur gouverneur politique, mais comme représentant de Dieu. Ceci assura la victoire de la nouvelle religion dans toute l'Arabie. Mahomet apprit que plusieurs armées étaient en-

voyées contre lui par quelques tribus belliqueuses de l'Arabie. Il alla à la rencontre de ses ennemis et remporta de nouveau la victoire, de sorte que sa domination et sa religion s'étendaient chaque jour davantage.

Même avant la prise de la Mecque, Mahomet avait été assez téméraire pour commander à Chosroès, empereur de Perse, à Héraclius, empereur de Constantinople, au roi d'Abyssinie et à plusieurs gouverneurs Bysantins et de Perse, de se convertir à sa foi. Le gouverneur d'Egypte ne fut pas plus converti qu'Héraclius et Chosroès ; il reçut pourtant le délégué de Mahomet avec hospitalité et lui envoya, outre des présents de grande valeur, deux jeunes esclaves abyssiniennes, dont l'une charma le prophète à un tel degré qu'il délaissa ses autres femmes à cause d'elle.

Vers la fin de la dixième année de l'Egire, il entreprit, à la tête d'au moins 40,000 Mahométans, son dernier pèlerinage à la Mecque, et là les instruisit dans toutes les lois et ordonnances importantes,—principalement en ce qui concernait le pèlerinage. Les cérémonies observées par lui en cette occasion furent écrites dans le Coran, et établies pour tous les temps. Les rites de ce pèlerinage ont toujours été regardés depuis comme la règle des pèlerinages des fidèles à la Mecque. C'est à cette époque qu'il commanda que dorénavant les Mahométans seuls pourraient entrer dans la ville sainte de la Mecque, et que même hors de ses murs les idolâtres devaient être entièrement exterminés.

Trois mois après son retour à Médine, et pendant qu'il était très-occupé à préparer une nouvelle expédition contre l'empereur de Constantinople, il tomba soudainement et dangereusement malade de la fièvre. Pendant une nuit qu'il souffrait extraordinairement, nous disent les chroniques mahométanes, le prophète se rendit au cimetière de Médine, pria et pleura sur les tombes, louant les morts et souhaitant d'être bientôt délivré des orages de la vie. Lorsque son état empira, il fit appeler toutes ses femmes et demanda de demeurer dans la maison de Ayesha, son épouse favorite. Il annonça lui-même dans la mosquée, l'approche de sa mort et promit d'implorer la grâce de Dieu en faveur de tous ceux qui confesseraient leurs transgressions.

Dans ses derniers moments, lorsqu'il eut perdu connaissance, il ne parla plus que des anges et du ciel. Il mourut sur les genoux d'Ayesha, vers midi, le lundi 8 juin de l'an 632 ap. J.-C. Ses dernières paroles furent: «Oui, je vais parmi mes compagnons là-haut.»

Dans son enfance, aussi bien que dans la dernière partie de sa vie, il fut affligé par les attaques d'épilepsie qui furent considérées d'abord par lui-même et par ses ennemis comme l'effet des démons dont il était possédé. Les mêmes convulsions spasmodiques le saisissaient lorsqu'il recevait ses révélations. «Alors, comme le dit un historien mahométan, la sueur tombait de son front, ses yeux devenaient rouges, et quelquefois il criait comme un jeune chameau.»

Les biographes chrétiens en ont souvent conclu que Mahomet était réellement possédé d'un démon, et que le mystère qui enveloppe les révélations de Mahomet ne peut être expliqué que par la supposition de l'influence satanique.

On dit que Mahomet était de taille moyenne, qu'il avait une forte barbe, des cheveux épais, un air noble, le tint brun et rouge, des yeux brillants, le regard modeste et les dents blanches. Il avait une grande éloquence naturelle, une vive intelligence et une facilité de parler entraînante. Il était courageux et intrépide dans les dangers où d'autres hommes auraient reculé. Les biographes de Mahomet prétendent que leur prophète mourut des effets du poison qui lui avait été donné plusieurs années auparavant, mais les circonstances rendent cela très-improbable.

La doctrine de Mahomet n'enseigne pas la rédemption du pécheur par la mort d'un rédempteur. Il enseigna que les hommes pouvaient être justifiés par le mérite de bonnes œuvres, spécialement par le jeûne, la répétition de prières, en faisant des aumônes et en faisant un pèlerinage à la Mecque une fois pendant la vie. Mais c'était encore plus méritoire de tuer un infidèle dans la bataille, ou d'être blessé ou tué pour la cause du prophète.

UNE CONVERSATION
CONCERNANT
LA DESTINÉE DE L'HOMME.

VINGT-QUATRIÈME SOIRÉE.

LE FEU ÉTERNEL.

MINISTRE.—Nous devons étudier ce soir ces passages qui parlent du feu dans lequel les méchants seront jetés, comme feu éternel. La question qui nous concerne surtout est celle-ci: Le feu éternel, pour la punition des injustes n'implique-t-il pas que les méchants auront la vie éternelle dans ce feu?

VISITEUR.—Ce sujet est des plus solennels, et j'espère que nous pourrons apprendre la vérité, telle qu'elle est enseignée dans la Bible.

MIN.—Les trois passages suivants parlent du feu éternel; «Il vaut mieux que tu entres boiteux ou manchot dans la vie, que d'avoir deux pieds ou deux mains, et d'être jeté dans le feu éternel.» Mat. 18 : 8. «Retirez-vous de moi, maudits! et allez dans le feu éternel, qui est préparé au diable et à ses anges.» Mat. 25 : 41. «Comme Sodome et Gomorrhe, aussi bien que les villes voisines, qui s'étaient adonnées aux mêmes impuretés et à d'abominables débordements, ont été mises pour servir d'exemple, en souffrant la peine d'un feu éternel.» Jude 7.

VIS.—Ces passages m'ont toujours paru destinés à enseigner que les méchants vivront à toujours dans le feu.

MIN.—Ceux qui entreront une fois dans ce feu n'en échapperont jamais. Le feu n'est pas destiné à purifier les hommes du péché, mais à les punir à cause du péché. Mais on doit déterminer si les hommes peuvent vivre éternellement dans l'étang de feu, par ce que dit la Bible de l'effet de ce feu sur ceux qui sont jetés dedans.

VIS.—Que dit donc la Bible concernant l'objet de ce feu, et concernant son action?

MIN.—Ce feu doit avoir quelque chose de particulier dans sa nature, car il fut préparé dans l'origine pour le diable et ses anges, et il est spécialement destiné pour la punition du péché. Mat. 25 : 41. Il est destiné à produire la souffrance, car Christ représente son action comme terrible. Mat. 18 : 8, 9 ; Marc 9 : 43–48. St.-Paul dit: «C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.» Héb. 10 : 31. Christ dit de ceux qui sont jetés dans la fournaise ardente: «C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.» Mat. 13 : 42, 50. Mais St.-Jean dit que ce feu descendra du ciel, d'auprès de Dieu, et qu'il *dévorera* les méchants. Apoc. 20 : 9. Il dit aussi que l'étang ardent de feu et de soufre est la *seconde mort*. Apoc. 20 : 14, 15; 21 : 8. Malachie dit que tous les orgueilleux et tous ceux qui commettent la méchanceté seront brûlés racine et rameau. Mal. 4 : 1. Esaïe dit que les méchants ne pourront point délivrer leur âme de la violence de la flamme. Esa. 47 : 14. Et Christ nous avertit que Dieu détruira les méchants âme et corps, dans ce terrible feu. Mat. 10 : 28. Ezéchiel confirme ceci par la déclaration que l'âme qui pèchera sera celle qui mourra. Ezéch. 18 : 4, 20. Et St.-Paul dit que le salaire du péché c'est la mort, mais que le don de Dieu c'est la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur. Rom. 6 : 23. Ce salaire sera payé dans l'étang de feu, et il n'est pas possible que ceux qui entrent dans ce feu pour souffrir la seconde mort vivent aussi longtemps que ceux qui entrent dans la vie éternelle. Comparez Mat. 18 : 8, 9 ; Rom. 6 : 23; Apoc. 21 : 8.

VIS.—Ces passages enseignent certainement que Dieu infligera la seconde mort par le moyen du feu qu'il a préparé pour le diable et ses anges. Mais s'ils doivent être dévorés par ce feu de sorte que l'âme et le corps en soient détruits, pourquoi Christ l'appelle-t-il donc feu éternel?

MIN.—Il est bon que nous remarquions que le même terme est employé respectivement au feu qui détruisit Sodome. Jude 7. Ce feu est décrit dans Gen. 19 : 24, 28. Dans ce chapitre, les habitants de Sodome et des villes de la plaine sont présentés comme exemple, dans l'acte même de souffrir la vengeance du feu éternel. St.-Pierre dit qu'ils servent d'exemple de ce que Dieu fera ci-après à ceux qui vivent dans l'impiété. 2 Pierre 2 : 6. Ce feu détruisit entièrement Sodome. Lam. 4 : 6. Mais les villes de la plaine ne sont plus une fournaise ardente, car les eaux de la mer Morte recouvrent les lieux où Dieu détruisit Sodome et Gomorrhe par le feu éternel. Donc le feu qui détruisit Sodome et qui détruira tous les pécheurs au dernier jour est appelé feu éternel pour la même raison que le Jugement du grand jour est appelé «jugement éternel». Héb. 6 : 2. Le jour du Jugement ne durera pas pendant des âges infinis, mais les conséquences des décisions de ce jour seront finales et éternelles.

VIS.—Voulez-vous alors expliquer la déclaration de Christ que ceux qui pèchent contre le St.-Esprit ne pourront jamais être pardonnés, mais sont menacés de la condamnation éternelle? Marc 3 : 29 ; Mat. 12 : 31, 32 ; Luc 12 : 10.

MIN.—Cela ne signifie pas seulement que la sentence du jour du Jugement lorsqu'elle sera prononcée contre cette classe de blasphémateurs sera irrévocable, mais aussi que du moment où un individu blasphème ainsi sa condamnation finale est rendue certaine, parce que ce péché ne peut pas être pardonné. Mais St.-Jean dit quelle sera la punition de ce péché, et ses paroles sont des plus impressives: «Il y a un péché qui va *à la mort*; je ne dis pas de prier pour ce péché-là.» 1 Jean 5 : 16. St.-Paul parle de la même manière de ce péché pour lequel il n'y a point de pardon, et dit qu'il n'y a plus rien pour de telles personnes que l'attente terrible du Jugement et l'ardeur d'un feu qui doit dévorer les adversaires.. Héb. 10 : 26, 27. Cette condamnation éternelle fera donc que tous ceux qui tomberont sous elle seront dévorés par la seconde mort.

VIS.—Mais que veut dire notre Seigneur par ces paroles: «Celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeurera sur lui»? Jean 3 : 36.

MIN.—Il ne peut entendre que ceux qui le rejettent auront une vie sans fin, car il dit expressément le contraire. La colère de Dieu leur assignera la seconde mort et empêchera qu'ils se relèvent jamais de cette destruction.

VIS.—Mais St.-Jude dit que «l'obscurité des ténèbres est réservée pour l'éternité», à ceux qui sont perdus. Vers. 13. Et Pierre dit la même chose. 2 Pier. 2:17.

MIN.—Ces paroles s'accordent mieux avec l'idée de la destruction entière de ceux qui sont condamnés au dernier jour qu'avec l'idée qu'ils vivront à toujours. Nous avons deux déclarations remarquables concernant cette terrible obscurité. Christ dit des injustes qu'ils seront jetés dans les ténèbres de dehors, où il y aura des «pleurs et des grincements de dents.» Mat. 8:12: 22:13; 25:30. Mais il nous est dit par Anne «qu'on fera taire les méchants dans les ténèbres.» 1 Sam. 2:9. Nous avons donc ces faits remarquables que les méchants pleureront et grinceront des dents, et qu'on les fera taire dans les ténèbres. Ce silence aura lieu lorsque la seconde mort les aura livrés à l'obscurité des ténèbres pour l'éternité.

VIS.—Mais voulez-vous parler maintenant des liens éternels dans lesquels Dieu réserve les anges qui ont péché? Jude 6.

MIN.—Nous devons renvoyer de parler du sort des anges déchus jusqu'à notre prochaine entrevue.

SE SÉPARER DU MONDE.

PAR MME. E.-G. WHITE.

JEAN-BAPTISTE fut un homme rempli du Saint-Esprit dès sa naissance. Si jamais personne put demeurer insensible aux influences corruptrices du temps où il vécut, ce fut sûrement lui. Pourtant il n'essaya point de se confier en sa propre force; il se sépara de ses amis et de ses parents afin que ses affections naturelles ne lui fussent pas en piége. Il n'aurait point voulu s'exposer sans nécessité à la tentation, ni demeurer où le luxe et même les facilités de la vie l'eussent engagé à rechercher ses aises et à satisfaire son appétit, et affaiblir ainsi ses forces physiques et mentales. Une telle conduite aurait fait manquer la mission qu'il était venu accomplir. Il s'assujettit à une vie de privations et de solitude dans le désert où il pouvait conserver le sentiment sacré de la majesté de Dieu par l'étude du grand livre de la nature, et comprendre le caractère que Dieu a manifesté dans ses œuvres merveilleuses. C'était une atmosphère propre à perfectionner la culture morale et garder la crainte de Dieu continuellement devant lui. Jean, le précurseur de Christ ne s'exposait point aux conversations mauvaises et à l'influence corruptrice du monde. Il craignait ses effets sur sa conscience et que le péché ne lui parût pas si excessivement mauvais. Il préféra demeurer dans le désert où ses facultés n'étaient pas perverties par son entourage. Nous pouvons tirer une leçon de l'exemple de celui que Christ honora et duquel il a dit que d'entre ceux qui sont nés de femmes il n'en est aucun plus grand que Jean-Baptiste.

Les trente premières années de la vie de notre Sauveur se passèrent dans la retraite. Les anges suivaient et servaient le Seigneur de la vie, lorsqu'il traversait, côte à côte, avec les paysans et les ouvriers, les collines de Nazareth, inconnu et sans distinction. Ces grands exemples doivent nous enseigner à éviter les mauvaises influences et à nous éloigner de la société de ceux qui vivent sans piété. Nous ne devons pas nous flatter d'être assez forts pour résister à de telles influences, mais nous devrions, dans l'humilité, nous éloigner du danger.

Lot choisit Sodome pour sa demeure parce que, au point de vue humain, il pouvait y trouver des avantages. Mais après qu'il se fut établi et qu'il fut devenu riche selon le monde, il se convainquit qu'il avait commis une grande erreur de ne pas prendre en considération l'état moral de ceux au milieu desquels il était allé faire sa demeure.

Les habitants de Sodome étaient corrompus; des paroles grossières frappaient journellement ses oreilles, et son âme droite était affligée par la violence et les crimes qu'il était impuissant à empêcher. Ses enfants devinrent semblables à ce peuple méchant; en fréquentant ces gens, leurs mœurs s'étaient perverties. Prenant toutes ces choses en considération, les richesses mondaines qu'il avait acquises ne paraissaient pas dignes du prix qu'il les avait payées. Ses relations de familles étaient très-grandes, ses enfants étant mariés parmi les Sodomites.

A la fin, la colère de l'Eternel s'alluma contre les impies habitants de cette ville. Des anges de Dieu visitèrent Sodome pour en faire sortir Lot, afin qu'il ne périt pas dans la ruine de cette ville. Ils lui commandèrent de rassembler sa famille, sa femme, ses fils et ses filles, mariés dans l'impie Sodome, et lui dirent de fuir ce lieu; «car», dirent les anges, «nous allons détruire ce lieu parce que le cri des péchés de ses habitants s'est élevé devant l'Eternel, et il nous a envoyé pour le détruire.»

Et Lot sortit et avertit ses enfants et leur rapporta les paroles de l'ange: «Lève-toi, sors de ce lieu, car l'Eternel va détruire la ville.» Mais il paraissait à ses gendres qu'il se moquait. Et ses filles furent influencées par leurs maris. Ils se trouvaient bien où ils étaient. Ils possédaient de grands biens et ne pouvaient pas croire qu'il fût possible que cette belle Sodome, dans cette riche et fertile contrée, fût détruite par la colère d'un Dieu qui punit le péché.

Lot retourna tristement auprès des anges et leur raconta son insuccès. Alors les anges lui commandèrent de se lever et de prendre sa femme et ses deux filles qui étaient encore à la maison et de quitter la ville. Mais Lot était triste; la pensée de laisser ses enfants lui brisa presque le cœur. Ils auraient tous péri dans la terrible ruine de Sodome, si le Seigneur, dans sa grande miséricorde, n'avait envoyé ses anges à leur secours.

Lot était paralysé par la grande calamité qui allait arriver; il était interdit par le chagrin, à la pensée de laisser tout ce qui lui était cher sur la terre. Mais comme il tardait, les anges de Dieu lui saisirent la main et celles de sa femme et de ses deux filles et ils les firent sortir de la ville et les pressèrent de fuir pour sauver leur vie, sans regarder derrière eux, ni s'arrêter dans quelque endroit de la plaine, mais de s'enfuir dans les montagnes. Quelle répugnance Lot n'avait-il pas à obéir aux anges et à s'éloigner autant que possible de cette Sodome corrompue, condamnée à une complète destruction.

Lot demandait de rester; il se méfiait de Dieu. Vivant dans une ville impie, sa foi et sa confiance à la justice de Dieu s'étaient affaiblies. Il prétendait de ne pouvoir faire ce qui était demandé de lui, qu'il lui arriverait du mal et qu'il mourrait. Les anges avaient été envoyés avec la mission spéciale de sauver Lot et sa famille, mais il avait été si longtemps entouré d'influences corruptrices que son cœur s'était endurci, qu'il ne pouvait pas discerner les desseins de Dieu; il ne pouvait pas se confier en sa puissance pour faire ce qu'il commandait. Il faisait continuellement des objections et son manque de foi causa la perte de sa femme.

Elle se détourna vers Sodome, murmurant contre les voies de Dieu et fut changée en une statue de sel, afin d'être un avertissement à tous ceux qui méprisent les actes spéciaux de la miséricorde et de la Providence divine. Après cette terrible rétribution, Lot n'osa pas s'arrêter plus longtemps en chemin, mais il fuit dans les montagnes, comme le lui avaient recommandé les anges. La conduite coupable de ses filles, après avoir quitté Sodome, fut le résultat des mauvais exemples qu'elles avaient eus dans cette ville. Elles avaient perdu le sens du bien et du mal, et dans leur intelligence confuse, le péché ne leur paraissait plus ce qu'il est.

L'histoire de Lot devrait être un avertissement pour tous ceux qui désirent vivre dans la piété; ils devraient repousser toutes les influences qui pourraient les éloigner de Dieu.

Israël fut spécialement conduit par Dieu, pour être un peuple séparé des autres nations. Il ne devait pas être témoin de l'idolâtrie qui était autour de lui, de crainte que leur cœur ne se corrompît et que la vue de leurs coutumes impies ne rendît ces choses moins mauvaises à leurs yeux.

Peu de personnes comprennent leur propre faiblesse; elles semblent ignorer que la méchanceté du cœur naturel paralyse souvent nos plus nobles intentions.

L'influence pernicieuse du péché empoisonne la vie de l'âme. Notre seule assurance est de nous séparer de ceux qui vivent dans les ténèbres du péché. Le Seigneur nous a commandé de sortir du milieu d'eux et de nous en séparer et de ne point toucher à ce qui est souillé, et il a promis qu'il nous recevrait et nous serait pour Père et que nous serions ses fils et ses filles. Si nous souhaitons d'être adoptés dans la famille de Dieu, d'être les enfants du Roi du ciel, nous devons accepter ses conditions; nous devons sortir du monde et nous tenir à part, comme un peuple particulier, obéissant à ses préceptes et le servant.

Ce n'est pas une petite chose pour une famille qui est entourée d'incrédules, d'être les représentants de Jésus, en gardant la loi de Dieu. Il nous est demandé d'être des lettres vivantes, connues et lues de tous les hommes. Cet état renferme de terribles responsabilités. Afin de vivre dans la lumière, nous devons aller où la lumière luit. Il n'est pas bon pour ceux qui craignent Dieu de négliger le privilége de se mettre en rapport avec ceux qui ont la même foi; car la vérité perd son importance dans leurs esprits, leurs cœurs cessent d'être éclairés et vivifiés par son influence sanctifiante, et ils perdent leur spiritualité. Ils ne sont point fortifiés par les paroles de celui qui prêche la vérité, les pensées et les entreprises mondaines occupent leurs esprits, à l'exclusion des sujets spirituels.

La foi de la plupart des chrétiens chancellera, s'ils négligent constamment de fréquenter les assemblées de culte et de prières. S'il leur est impossible de profiter de ces priviléges religieux, alors Dieu envoie directement ses anges pour éclairer, réjouir et bénir ceux qui sont isolés. Mais il ne veut point faire un miracle pour soutenir ses enfants. Ils doivent aimer assez la vérité pour faire quelque effort afin de se procurer les priviléges et les bénédictions que Dieu met à leur portée.

Beaucoup de gens consacrent presque tout leur temps à leurs intérêts temporels et à leurs propres plaisirs, et regrettent les moments employée à se rendre à quelque distance de leur maison pour se joindre à ceux qui sont assemblés au nom du Seigneur. La Parole de Dieu traite l'avarice d'idolatrie; combien d'idolâtres n'y a-t-il pas, même parmi ceux qui professent d'être les disciples de Christ! Il nous est ordonné de nous ré-

unir et de rendre témoignage à la vérité. L'ange de Dieu dit: «Alors ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Eternel a été attentif, et l'a entendu, et un livre de mémoire a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Eternel et qui pensent à son nom. Ils seront miens, a dit l'Eternel des armées lorsque je mettrai à part ce que j'ai de plus précieux; et je les épargnerai, comme un homme épargne son fils qui le sert.»

Il vaut donc la peine que nous usions des priviléges qui sont à notre portée, et, même au prix de quelque sacrifice, de nous assembler avec ceux qui craignent Dieu et qui parlent pour lui. Car il est représenté comme étant attentif à ces témoignages, tandis que les anges les écrivent dans un livre. Dieu se souviendra de ceux qui se sont assemblés et ont pensé à son nom, et il les épargnera de la grande conflagration. Ce seront de précieux joyaux à sa vue, lorsque sa colère tombera sur la tête des pécheurs sans abri.

Notre Seigneur dit dans sa dernière prière pour ses disciples: «Je ne te prie pas de les ôter du monde mais de les préserver du mal. Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis point du monde.» Et, considérant l'avenir, il prie pour les élus et les fidèles: «Afin qu'ils soient avec moi là où je suis et qu'ils contemplent ma gloire.» Ce n'est point une chose vaine de servir Dieu. Il y a une récompense sans prix pour ceux qui se gardent purs des souillures du monde et consacrent leur vie au service du Créateur.

LES SOUPIRS DE LA CRÉATION.

PAR M. D.-T. TAYLOR.

> Car nous savons que toute la création soupire et est en travail d'enfantement jusqu'à maintenant. Rom. 8:22.

Nous venons maintenant démontrer le fait que les tremblements de terre et les agitations de la mer et de l'air sont donnés non-seulement comme les signes de la colère divine contre le péché, mais qu'ils sont particulièrement donnés comme étant les peines et les gémissements de la création en travail. Ces tortures et ces convulsions, le «tonnerre souterrain», comme Humboldt appelle le bruit sourd et profond d'un tremblement de terre, ces terribles orages et ces cyclones qui «prêchent le Jugement universel», ces vagues montantes qui effraient les nations impies, sont les soupirs de la création en travail, condamnée à la vanité et à la corruption à cause de la chute et du péché de l'homme. Elle gémit, étant en travail, attendant l'époque de la «régénération»—la nouvelle et glorieuse naissance du monde matériel malade. Mat. 19:28; Act. 3:21. Non-seulement elles servent de signes à l'ère de la grande transformation physique qui est à la porte, mais elles nous parlent de vie et non de mort complète, de «rétablissement» et non de ruine complète. Elles prédisent l'ère de transformation géologique générale et surnaturelle, justement comme les savants chrétiens qui étudient la géologie et les Ecritures l'annoncent.

Et cette manière de voir est parfaitement appuyée par l'apôtre, quand il nous dit: «Car nous savons que toutes les créatures ensemble soupirent, et sont comme en travail jusqu'à maintenant.» Ce passage veut dire litéralement: «Toute la création soupire ensemble et travaille ensemble.» Ainsi, la création physique et matérielle ou globe, actuellement dans la subordination et sous la domination du malin est dit gémir comme une femme éprouvant les douleurs de l'enfantement. Ce sont la terre et l'air qui travaillent ainsi et qui vont recommencer une nouvelle naissance, qui se continuera dans le bonheur à travers les âges futurs.

Milton représente dans un pareil langage la terre «comme gémissant et soupirant» lors du péché et de la chute de nos premiers parents. De même aussi Cowper parle des «gémissements de la nature de ce bas monde que les cieux ont entendus pendant les âges.» Le Dr. H. Bonar, avec le même accent, dit que l'apôtre représente le monde entier comme une personne qui gémit, et que les Ecritures présentent souvent de telles métaphores. Rom. 8:22.

De plus, l'opinion que l'apôtre parle des catastrophes physiques que l'on observerait dans les bouleversements de la nature par lesquelles l'atmosphère et les nations seront troublées comme si elles étaient en travail, est également confirmée par les paroles de notre Seigneur. Mat. 24:7, 8; Luc 21:11. Les famines, les pestes, l'apparition de choses épouvantables et de grands signes dans le ciel sont présentés comme un commencement de *douleurs*. Le mot douleurs, dans l'original signifie les peines de travail. Mais comme les traducteurs n'ont pas compris sa liaison et sa signification, ils ont généralement traduit ce mot par «douleurs».

Les tremblements de terre et les signes dans le ciel et dans l'air troublant l'atmosphère et occasionnant des pestes, des famines et de l'affliction par toute la terre, ne sont que les maux de travail d'un monde qui gémit dans l'attente pénible d'être délivré des liens de la corruption, suivant la promesse, et d'être changé en monde pur et permanent, dans la liberté des enfants de Dieu. La création sympathise ainsi avec l'Eglise de Christ qui gémit et travaille aussi, attendant l'adoption, c'est-à-dire la rédemption du corps, à la résurrection des justes, à la venue du Seigneur. Ainsi, notre Seigneur lui-même parle des bouleversements de la terre et des calamités qui accompagneraient les remarquables phénomènes que l'on verrait dans les derniers âges du monde. Et d'un œil omniscient, tout autant qu'il est miséricordieux, le Rédempteur attend et veille sur les convulsions de notre pauvre terre vieillie, jusqu'à ce que le jour de délivrance complète, finale et éternelle vienne, où il n'y aura point d'anathème. Apoc. 22:3. Car l'apôtre affirme que la création est sujette à tout ce travail et à toute cette peine, «DANS L'ESPÉRANCE»; et en vue de la double rédemption attendue, il est commandé à la création de se réjouir d'une joie triomphante, parce que le Rédempteur vient restaurer toutes choses, juger et gouverner la terre avec justice.

MATTHIEU XXIV RENFERME —UNE— *DOCTRINE PRATIQUE.*

PAR M. J.-H. WAGGONER.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur une suite de faits qui ressortent clairement dans l'examen que nous avons fait de ce chapitre:

1° Le Sauveur indiqua des signes simples et définis qui devaient précéder sa venue.

2° Il déclara l'effet que ces choses produiraient. Voyez aussi Joël 2:1 et d'autres prophéties.

3° Il dit que nous pourrions savoir par ces signes quand son avénement serait proche, même à la porte.

4° Ses paroles ne signifiaient pas seulement qu'il nous serait permis de savoir, ou que nous pourrions savoir quand son avénement sera proche; mais elles expriment quelque chose de plus fort. Elles sont à l'impératif; il nous est commandé de savoir, il est exigé que nous sachions quand cela sera proche.

5° Les signes sont si faciles à comprendre, que nous pouvons savoir quand cela est proche de la même manière que nous savons que l'été est proche lorsque les arbres produisent leurs feuilles.

6° Nous voyons par l'exemple du temps de Noé que l'on nous commande, que l'on exige de nous de savoir. (1) Noé connaissait le temps de l'approche du déluge; (2) il prêcha sa venue; (3) il se prépara à cet événement; (4) il fut fatal à tous ceux qui ne connurent point le temps (qui ne voulurent point le connaître). «Il en sera aussi de même à l'avénement du Fils de l'homme.»

7° Le Sauveur dit que, de la même manière, ce sera une erreur fatale de la part de ceux qui ne sauront pas l'approche du Fils de l'homme. Mais il n'en pourrait être ainsi, (1) si nous ne pouvions pas connaître le temps ou, (2) si cela ne faisait aucune différence, que nous le connussions ou non.

Tout ceci nous enseigne que la doctrine du second avénement est

UNE DOCTRINE PRATIQUE.

La vérité à cet égard est importante; il est important pour nous de la comprendre. L'allégation que l'on répète si souvent «cela ne fait aucune différence», est hors de propos ici. Et ce qu'il y a de plus important, c'est que, lorsque le Seigneur viendra, il trouvera des serviteurs fidèles et prudents, «donnant la nourriture dans le temps qu'il faut.» Cette nourriture donnée dans le temps convenable aux domestiques qui ont la foi, dans ce moment doit être le cri «d'alarme» qui retentit aux jours de l'approche du Seigneur. Joël 2:1.

Nous pouvons aussi apprendre par contraste, ce que l'on entend par cette nourriture dans le temps qu'il faut. Notre Seigneur parle de deux espèces de serviteurs. Les uns sont représentés par un serviteur fidèle et prudent. C'est celui qui donne la nourriture dans le temps qu'il faut. Les autres sont représentés par un serviteur négligent et méchant qui dit: «Mon maître tarde à venir.» Le premier observe les signes donnés par le Sauveur et prend garde à l'avertissement, afin de savoir quand l'avénement est proche, tandis que l'autre ne se soucie point de l'avertissement et proclame qu'il ne vient pas. On ne peut rien dire de plus simple que cela.

Pierre dit (2 Pier. 3:3, 4) que dans les derniers jours il viendrait des moqueurs, se conduisant selon leurs propres convoitises et disant: «Où est la promesse de son avénement?» Il est évident que personne ne se moquerait de la venue du Seigneur, si personne n'attendait sa venue. Si l'alarme n'était point donné, si les messages d'Apoc. 14:9–12, qui précèdent immédiatement l'apparition du Fils de l'homme n'étaient pas proclamés, si personne n'attendait sa venue, il n'y aurait rien dont ils pourraient se moquer. Aux derniers jours, quelqu'un prêchera la venue du Seigneur, car il faut que les Ecritures s'accomplissent.

Ceux qui se moquent de la venue du Seigneur aux derniers jours, et dont la prophétie du Sauveur parle ne sont pas des blasphémateurs et des infidèles, ce sont ceux que le Seigneur a appelés ses «serviteurs». Ils appellent Jésus «mon Maître»; ils disent: «mon Maître tarde à venir.» Ils ont aussi pour devoir, comme serviteurs, de donner la nourriture dans le temps qu'il faut, de sonner l'alarme, de proclamer le messa-

ge que l'avénement est proche, même à la porte. Mais ce sont de «méchants serviteurs», infidèles à ce qui leur a été confié, inattentifs à la «parole des prophètes qui est très-ferme.» Ils ne désirent pas penser et ne veulent pas que le peuple pense à la venue du Seigneur. Toutes les paroles de l'Ecriture qui parlent de ce jour font appel à la vigilance, à la diligence et à un zèle sincère, afin qu'on se prépare à aller à sa rencontre. Mais ce sont des serviteurs mondains et égoïstes. Ils aiment leurs aises; ils crient paix et sûreté, lorsqu'une destruction est imminente. 1 Thess. 5:1–3. Ils aiment à sommeiller et disent: «Nous ferons demain comme aujourd'hui, et même beaucoup au-delà.» Esa. 56:10–12. Suivant les paroles du Sauveur, «ils mangent et boivent avec des ivrognes», «marchant selon leur propre convoitise». Ils retiennent la forme de la piété, mais ils en ont renié la force. Quelle condition, pour un serviteur de Dieu, d'être trouvé ainsi lorsque son Maître apparaîtra! Et pourtant c'est une image vraie de la plupart de ceux qui professent d'être chrétiens et qui se détournent en se moquant de la pensée désagréable de la prochaine venue du Seigneur.

Mais beaucoup cherchent à éloigner la vérité de ce sujet en rappelant les hommes pieux des générations précédentes, auxquels l'avertissement des messages d'Apoc. 14:9–12 n'a pas été donné. Ils furent agréables à Dieu et moururent heureux; nous voulons vivre comme ils ont vécu et aller au ciel également. A cela nous avons deux choses à répliquer:

1° Ceux qui, de nos jours, font profession de piété, ne vivent point comme leurs pères ont vécu. Même la génération passée avait une piété simple, que ne connaissent point les chrétiens de nos jours. La piété vitale et sincère d'il y a un siècle ne se trouve plus que dans le «petit troupeau», à considérer le christianisme dans son ensemble. Nos pères, dans toutes les dénominations, se lèveraient pour condamner cet âge, ami du plaisir. L'objection que nous avons citée est un reproche fait à la piété et au zèle de nos pères, de même que leur vie condamne la froide formalité de la religion d'aujourd'hui.

2° Qu'il nous soit permis de demander à notre tour. Pourquoi ne fut-il pas ordonné à Seth, à Hénoc et à d'autres patriarches, vivant avant les jours de Noé, de construire un arche? Hénoc fut si pieux qu'il reçut le témoignage d'être agréable à Dieu et qu'il fut transmué sans passer par la mort. Noé ne pouvait-il vivre comme Hénoc et être sauvé sans avoir cette croix et ce travail de construire une arche?

Chacun peut facilement répondre. Il ne pouvait pas. Et pourquoi? Parce que Noé *vivait au temps du déluge, et non point Hénoc.* Hénoc ne pouvait point prêcher le message de Noé. Il aurait été dans un temps trop reculé pour cela. Noé ne pouvait être agréable à Dieu en faisant simplement ce que fit Hénoc, car il vivait dans des circonstances différentes. Des événements extraordinaires exigent des préparatifs extraordinaires, et ces préparatifs ne peuvent convenir qu'à leur propre temps.

Il en est ainsi de la prédication de la venue du Seigneur. Pendant les générations passées, ce n'eût point été la «vérité présente». On ne pouvait point donner le message d'avertissement. Mais nous, qui avons vu les signes de sa venue, nous connaissons le temps. Rom. 13:11, 12. Celui qui voit le jour approcher (Héb. 10:25) doit proclamer cette vérité, sonner l'alarme, comme Noé proclamait l'approche du déluge. Comme il était nécessaire, afin d'être sauvé, de recevoir le message de Noé, ainsi il est nécessaire, afin d'être prêt pour l'avénement de notre Seigneur, que nous acceptions la vérité concernant sa prochaine venue. Il y a encore d'autres considérations que nous ne pouvons point indiquer maintenant, qui prouvent que la doctrine du second avénement est une doctrine pratique.

PSAUME CVII. 23–32.

Ceux qui descendent sur la mer, dans des navires, et qui font commerce sur les grandes eaux, etc.

CETTE page remarquable du roi David, inspirée par les péripéties de la vie des marins, s'adresse ainsi à ceux qui sont tourmentés ici-bas par les soucis et les difficultés de la vie. A ceux qui l'ignorent, elle apprend; à ceux qui l'ont oublié, elle rappelle que le Seigneur se souvient de toutes les classes du peuple, et qu'il n'en oublie aucune et qu'une nourriture spirituelle, en rapport avec les besoins et les désirs de chacun se trouve dans sa sainte Parole.

Ce doit être, pour les marins, un grand sujet de joie d'entendre par la bouche du roi-prophète qu'ils ne sont point oubliés de Dieu, car, humainement parlant, ils paraissent avoir plus besoin des tendres soins et des secours du Très-Haut que ceux qui vivent sur terre ferme et dont les habitations semblent bâties sur des fondements solides.

Lorsque le psalmiste dit que «les marins voient les œuvres du Seigneur», il ne veut pas dire pour cela que les autres hommes ne les voient pas, car ses œuvres se voient partout; leur excellence et leur grandeur éclatent de toutes parts; elles ne cessent de nous environner.

Des milliers et des milliers d'hommes n'ont jamais vu la mer, cependant, s'ils connaissent Dieu, ils ne cessent de se réjouir des merveilles de ses œuvres. Le psalmiste semble pourtant insinuer qu'aucune classe d'hommes n'a, comme celle-ci, des occasions aussi fréquemment renouvelées, de voir, de contempler les œuvres de Dieu sous leurs divers aspects. Ils sont entre tous privilégiés, car ils peuvent toujours apprendre du nouveau. Les abîmes leur révèlent les merveilles cachées de l'amour de Dieu, sa sagesse et sa puissance. Ils les leur révèlent d'une façon saisissante, telle qu'ils doivent en être profondément impressionnés, s'ils ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

A eux donc de comprendre ce privilége. Nulle part l'homme ne peut, comme sur mer, être pénétré *à salut* de la complète dépendance de la créature, vis-à-vis du Créateur des cieux et de la terre.

S'il vient à flotter à la dérive sur un débris de vaisseau, cramponné à un morceau de bois, au milieu des vagues furieuses, le matelot ne sait que trop qu'un souffle de Dieu suffirait à le faire aller à fond. Nulle part ailleurs, sauf peut-être dans les Alpes, la nature n'apparaît dans toute sa majesté et son activité terrifiante. Sur la terre, il semble presque que tout a été fait par l'homme et qu'il fait tout. Les champs cultivés, les maisons, les villes savamment construites, partout, au sein des forêts et jusque dans les entrailles de la terre, au plus profond des mines, se retrouve le travail de l'homme, la trace de sa présence et de son adresse.

Mais sur mer, plus d'illusions semblables, à l'exception du pont du navire sur lequel se meut le marin et les quelques rares voiles qui signalent au loin le voisinage d'autres bâtiments construits par les hommes, tout ce qui se voit, aussi loin que la vue peut atteindre sur la mer et dans les cieux, a été créé par Dieu, est une preuve manifeste de sa toute-puissance. Si les vagues s'élèvent jusqu'aux cieux, hautes comme des tours, menaçant d'engloutir le navire, chacun à bord doit sentir profondément qu'une voix plus puissante que celle du capitaine, commande et élève les flots par le moyen des vents orageux.

Il n'est pas rare alors que ceux qui, à terre, se moquent de la religion et tournent la prière en ridicule, soient amenés à reconnaître, à genoux, avec des lèvres tremblantes et le cœur rempli de crainte, qu'il y a un Dieu invisible, et qu'ils sont entre ses mains.

Plus d'un pécheur aveuglé, qui n'avait jamais pu voir l'amour et la bonté de Dieu dans les merveilles de la campagne, qui ne voulait pas entendre ses louanges chantées par les petits oiseaux des champs, a eu les yeux et les oreilles ouverts à la vue du spectacle grandiose de l'océan sans bornes, ou par la sainte terreur que lui a inspirée la grande voix de la mer orageuse.

Un voyage sur mer représente bien aussi l'image de la vie humaine avec ses hauts et ses bas, avec ses périodes de calme et d'orage, car l'un des traits caractéristiques de le vie, c'est l'incertain. On peut même dire que ce qu'il y a de plus certain dans la vie, c'est l'incertain. Ceux qui ont vécu sur la mer savent cela et comprennent cette vérité qui, nulle part, n'est illustrée d'une façon aussi saisissante.

Au milieu des vicissitudes de la vie à bord, qu'il y ait le calme ou la tempête, ceux qui ont les yeux ouverts voient les œuvres de Dieu. Elles sont en grand nombre, dans l'air et dans les cieux, au-dessus d'eux, dans l'eau et dans les abîmes dont ils mesurent les profondeurs insondables, lesquelles leur révèlent toutes sortes de merveilles cachées. Les occasions ne manquent pas au marin de penser au Seigneur et aux œuvres de ses mains. Plus d'un détail des nécessités de la traversée l'oblige à agir en prévision des tempêtes qu'il doit affronter et peuvent devenir pour lui autant d'emblêmes de la vie *spirituelle.*

Ainsi, lorsqu'il est occupé à réparer ses voiles ou ses cordages, en vue des orages, cette occupation lui parle d'un orage qu'il ne peut éviter, pour la rencontre duquel il doit se préparer: «la mort»! Lorsqu'il jouit, au milieu de l'océan sans borne, d'un calme et d'une tranquillité parfaites, qui l'empêche de penser aux cieux, sa demeure à venir, et de se représenter, d'après ce qu'il a sous les yeux, la paix et le calme qui règnent autour du trône de Dieu et de ses demeures magnifiques?

Enfin, lève-t-il les yeux au ciel, et considère-t-il le soleil remplissant l'univers de sa lumière et de sa vie, qui l'empêche de se dire: «De même est Jésus, un Soleil de Justice, sans lequel ma vie ici-bas serait comme une nuit sombre et impénétrable, sur un océan agité»?

Le marin prudent qui utilise les heures de calme pour mettre tout en ordre, en prévision d'heures difficiles, nous enseigne une sage leçon. Nous y retrouvons une allusion à l'heure de grâce accordée à chacun sur l'océan de la vie, pour se préparer à l'orage à venir de la mort et du Jugement.

Quel est le capitaine qui, ayant connaissance d'une légère voie d'eau, de déchirures dans les voiles, de dégâts dans les cordages et le gréement de son navire, parce que le temps est au calme et la mer tranquille, dira: «Tout va bien, il n'y a aucun danger, mangeons, buvons et réjouissons-nous»? Nous ne l'approuverions pas et nous ne voudrions pas nous trouver à son bord, crainte

d'être subitement surpris et enveloppé par un ouragan qui ne permettrait plus de boucher la voie d'eau, déchirerait toute la voilure, emporterait le gréement et nous avec! Cependant combien y a-t-il d'êtres humains, de par le monde qui, se sentant forts et bien portants, sont dans le cas d'un tel capitaine qu'ils trouvent négligent et peu sensé? Combien y en a-t-il qui vivent dans leur péché, comme si le jour où leur force passera ne devait jamais venir; comme si leur âme ne devait jamait paraître devant le Dieu saint et juste?

Oh! s'ils voulaient seulement s'arrêter et réfléchir alors qu'ils ont encore l'occasion d'entendre parler de l'Evangile. S'ils voulaient accepter ce jour de grâce, cette heure favorable qui se trouve dans toute vie d'homme, heure de calme et de paix que Dieu accorde à tout pécheur pour qu'il ait le temps de rentrer en lui-même et de se repentir!

Examinons-nous donc nous-mêmes, regardons avec soin à la coque, aux voiles, aux cordages, et si dans l'intérieur de notre cœur nous trouvons que, devant Dieu, tout ne soit pas en règle, humilions-nous, ne négligeons pas cette occasion, ce moment de repos, de tranquillité et de calme qui nous est accordé pour nous approcher de notre Sauveur. Christ seul peut nettoyer notre cœur, y élire son domicile et le protéger au jour de l'orage, qui, de la vie terrestre, fera passer notre âme à la vie éternelle.

Veillons donc et préparons-nous à rencontrer le jour à venir, le grand jour du Jugement. Veillons à ce que notre bouée de sauvetage soit à sa place et en bon ordre, pour qu'à l'heure du danger nous puissions l'avoir et nous sentir en sûreté. Cette bouée n'est autre que notre foi en Jésus, la foi vivante de notre cœur en Celui qui seul est puissant à sauver. Si nous sommes en Lui et à Lui, l'orage peut gronder, les vagues écumer, le navire s'enfoncer, nous serons et nous nous sentirons aussi bien en sûreté que ce fils de pilote qui s'amusait pendant la tempête comme si de rien n'était et qui, tout surpris qu'on lui demandât s'il n'avait pas peur, répondit: «Pourquoi, mon père n'est-il pas au gouvernail?» Puissions-nous de même reposer avec la même confiance filiale sur notre Sauveur et notre foi se fortifiera chaque jour.

S'il est notre Sauveur, il est un Sauveur vivant, puissant et fidèle, qui nous aime en tout temps, qui a donné son sang et sa vie pour le salut de notre âme et qui ne nous abandonnera pas. Nos épreuves, nos douleurs et nos afflictions pourront être nombreuses, mais elles seront dissipées, car le Seigneur qui a acquis le droit de nous sauver aide ses enfants et les délivre. Par la prière, nous pouvons toujours l'avoir avec nous, être en communion intime avec lui, c'est pourquoi nous pouvons dès maintenant nous réjouir de notre délivrance, assurés que nous sommes, d'entrer avec Lui dans le Port Eternel.

A. R.

A LA JEUNESSE.

LE JEUNE MATELOT COURAGEUX.

ON trouve dans l'*Independent* le récit suivant, qui est vrai autant qu'intéressant. Il parle d'un noble garçon hollandais qui, quoique vivant au milieu de grossiers compagnons, s'éleva, par la fermeté de ses principes, de la place de mousse à celle de commandant de navire, et rendit, en diverses circonstances, d'importants services à son pays. Dans une occasion, il châtia sévèrement les pirates algériens qui pillaient les vaisseaux marchands en voyage. Enfin, il perdit la vie dans une bataille navale près de l'île de Sicile, en 1676. Mais, venons-en à notre récit.

En Hollande, à l'endroit où le Rhin se jette dans la mer, vivait en 1666 un amiral qui connaissait la mer aussi bien qu'un général la terre ferme. Son nom était Michel Adrien de Ruyter—nom honoré de tout vrai hollandais. Il était né à Vliessinger, Zélande, en 1607. Ses parents étaient des gens pauvres; ils désiraient apprendre un métier à leur garçon, mais lui, aurait voulu s'aventurer sur la mer et devenir matelot.

En conséquence, il partit sur un vaisseau qui faisait du commerce avec le Maroc. Le marchand, qui suivait la bonne maxime «Vos propres yeux sont meilleurs que les lunettes des autres», s'était embarqué sur son vaisseau, et remarqua bientôt que le matelot Ruyter était très-utile, et, ce qui était le plus important, un homme loyal. Aussi lui confia-t-il des choses qu'on n'a point coutume de confier à un mousse.

Un jour, la foire annuelle du Maroc étant proche le marchand tomba si malade qu'il ne put faire le voyage d'Afrique. Il se dit en lui-même: «Je ne veux confier qu'à Ruyter la cargaison du navire que j'enverrai au marché du Maroc.»

Alors il le fit appeler en sa présence et dit: «Michel, vous voyez dans quelle position je me trouve. Je ne puis aller au Maroc. Mon teneur de livres est un homme âgé. Que dois-je faire?»

«Envoyez un autre homme de confiance, Monsieur,» dit Ruyter.

«Très-bien! dit le marchand, mais qui enverrai-je?»

«Vous devez savoir cela mieux que moi, Monsieur,» répliqua Ruyter.

«C'est une affaire importante,» dit le marchand.

«Je le sais», dit Ruyter.

«Ecoutez, ajouta le marchand, il vous faut vous charger de cette affaire. Vous serez mon subrécargue. (C'est ainsi que l'on appelle celui qui a la charge de marchandises envoyées par mer).

La chose fut ainsi réglée. Ruyter reçut un costume et un salaire propres à son rang. Les matelots regardèrent étonnés lorsque leur jeune camarade se rendit à bord comme subrécargue; mais ils se dirent: «Le marchand n'est pas sot, et il a choisi l'homme qu'il faut.» Ce fut bientôt évident. Le vaisseau partit et aborda au Maroc, et Ruyter étala sur la place du marché ses marchandises qui consistaient en fines étoffes de laine.

Il régnait alors au Maroc un Bey, ou prince, qui exerçait un pouvoir despotique. Les biens et la vie de tous les sujets étaient à sa disposition, comme ceux de tout homme qui venait au pays dans le but d'y trafiquer. Il n'y avait ni droit, ni justice. Il n'y avait point de tête d'homme qui tînt ferme entre ses épaules.

Par un beau matin, le Bey lui-même, avec une longue suite de courtisans, vint et s'arrêta devant l'étalage de Ruyter. Il examina les étoffes et trouva une pièce de qualité supérieure qui lui plut fort.

«Quel en est le prix?» demanda-t-il.

Ruyter indiqua le prix que son maître avait fixé.

Le Bey en offrit la moitié.

«Je ne suis pas un fripon, dit Ruyter, pour demander le double de la valeur d'une chose. Le prix est fixé. En outre, ce n'est pas mon bien; je ne suis que le serviteur de mon maître.»

Tout cela était légal; mais au Maroc, il n'y avait point de loi. Chacun paraissait effrayé, excepté Ruyter, en voyant la figure irritée du Bey.

«Ne savez-vous pas, dit le prince, que je suis le maître de votre vie?»

«Je le sais bien, seigneur Bey, dit Ruyter, mais je sais aussi que je n'ai pas demandé trop, et que j'ai pour devoir, comme serviteur de mon maître, de prendre soin de ses intérêts, sans penser à moi-même. C'est ce que je ferai jusqu'à la mort, et vous n'aurez pas le drap un centime meilleur marché. Faites ce dont vous voudrez répondre devant Dieu.»

Lorsque les autres marchands entendirent ces paroles, ils furent remplis de crainte. «Adieu, Ruyter, pensèrent-ils, vous ne verrez pas le jour de demain.»

Ils se trompaient. Le Bey regardait l'honnête jeune homme avec des yeux remplis de colère. Tous attendaient l'ordre terrible: «Qu'on le décapite!» mais il lui dit: «Je te donne jusqu'à demain pour réfléchir. Si tu ne changes pas de décision, fais ton testament.»

Là-dessus, il partit. Ruyter remit tranquillement l'étoffe à sa place, et attendit ses autres challands.

Il se produisit alors une agitation parmi les marchands. «Pour l'amour du ciel, donnez-lui l'étoffe, crièrent-ils; s'il vous coupe la tête—et il le fera, aussi sûrement que vous vivez—alors votre vie et tous les biens de votre maître, et le vaisseau de même, seront perdus. Et que deviendrons-nous? Donnez-la lui—ce n'est que peu de chose—et vous sauverez le reste et vous-même.

«Je suis entre les mains de Dieu, dit Ruyter; celui qui n'est pas fidèle dans les petites choses, comment sera-t-il fidèle dans les grandes? Si mon maître perd un centime par ma faute, je ne suis pas un serviteur fidèle. Je ne cèderai pas un cheveu.»

Le lendemain matin, Ruyter était à sa baraque. Le Bey s'approcha et regarda Ruyter d'un air farouche. Derrière lui s'avançait un homme vêtu d'habits rouges comme du sang, et portant un large sabre à la main. Les Marocains le connaissaient et le fuyaient comme le feu. C'était l'exécuteur public. Le Bey s'arrêta devant la baraque de Ruyter et, le regardant sévèrement, il lui cria: «As-tu pris une décision?» «Oui, dit Ruyter, je ne donnerai pas l'étoffe un centime meilleur marché que je n'en ai demandé hier. Si vous désirez ma vie, prenez-la, et je mourrai avec une conscience pure, et en fidèle serviteur de mon maître.»

Les spectateurs retenaient leur souffle, car l'homme habillé de rouge examinait le tranchant de son sabre, et souriait comme un démon à son œuvre sanguinaire.

Alors la figure du Bey changea tout à coup et devint souriante et agréable. «Par la barbe du prophète, lui dit-il, (c'est le plus grand serment d'un Turc) tu es un noble cœur. Je n'ai jamais rencontré un aussi fidèle serviteur, et plût à Dieu que j'en aie un pareil.» Puis, se tournant vers sa suite, il dit: «Prenez ce chrétien pour modèle.» Et s'adressant à Ruyter: «Donne-moi ta main, chrétien. Tu seras mon ami.» Et il jeta une bourse pleine d'or sur la table en disant: «Elle renferme, tu peux m'en croire, autant d'argent que tu n'en as demandé. Je veux faire de cette étoffe une robe d'honneur, en souvenir de ta fidélité.»

Ruyter retourna en Hollande avec de grands profits, mais il ne dit rien de cette circonstance à son maître, qui l'apprit d'abord de la bouche d'autrui.

Ce fut le commencement de la grande fortune de Ruyter. Il devint bientôt capitaine du vaisseau de son maître, et après la mort de celui-ci, il entra au service de l'armée na-

vale de Hollande. Il s'éleva rapidement et atteignit finalement le plus haut rang, celui d'amiral, et remporta plusieurs victoires sur les ennemis de son pays.

On peut apprendre par là que, de la place la plus basse, il y a un chemin conduisant aux plus grands honneurs, par la connaissance, la fidélité, l'honnêteté et la crainte de Dieu. La voie n'est fermée à personne. Elle est toujours grande ouverte. En avant! quiconque veut avancer, quiconque a un vrai cœur dans la poitrine. Dieu tend d'en haut une main invisible.

LA MOITIÉ D'UN POINT SEULEMENT.

Un monsieur traversant le Pas de Calais, se tenait près du pilote. C'était par un beau soir; l'air était calme, et personne n'aurait songé à la possibilité d'un danger, sur ce bon vaisseau. Mais l'agitation soudaine d'une voile, comme si le vent avait changé, frappa l'oreille de l'officier qui était de garde; il courut aussitôt au gouvernail et examina attentivement la boussole. «Vous êtes d'un demi-point hors de la direction,» dit-il sévèrement à l'homme qui était au gouvernail. La déviation fut corrigée et l'officier retourna à son poste. «Vous devez tenir la direction très-minutieusement, dit le passager, s'il faut penser à un demi-point seulement.» «Ah, un demi-point, dans bien des places, peut nous jeter directement sur des rochers», dit il.

Il en est de même dans la vie. Un demi-point hors de la stricte vérité peut nous entraîner aux mensonges. Un demi-point éloigné de la stricte probité, et nous nous jetons sur les récifs du crime. Il en est ainsi de tous les crimes naissants. Le commencement est toujours petit. Personne n'arrive au sommet d'une montagne d'un seul bond, mais on y arrive petit à petit, un pas après l'autre. Les jeunes gens pensent légèrement à ce qu'ils appellent petits péchés. Ces rochers ne leurs paraissent pas si dangereux, mais souvent la réalité enlève les illusions par de tristes expériences.—*Extrait.*

LE BÉLIER.

Le célèbre architecte Sir Christophe Wren, avait à enlever une vieille et épaisse muraille, en préparant le terrain sur lequel devait être construite la cathédrale de St.-Paul. La question était de savoir comment abattre cette muraille. Il pensa à l'ancien bélier de siége des Romains. Il en fit construire un et plaça une troupe d'hommes pour le manœuvrer. Ils battirent la muraille vigoureusement tout un jour, mais sans effet apparent. Ils désiraient s'arrêter, mais l'architecte dit: «Continuez.» Ils continuèrent ainsi le jour suivant, un troisième jour, un quatrième et, je crois, un septième jour, avant qu'il y eût aucun signe de fissure dans la muraille. Puis, tout à coup, elle commença à craquer, à trembler, à chanceler, et tomba bientôt.

Sir Christophe dit que le premier coup de bélier fit son effet et affaiblit la muraille, et que tous les coups subséquents avancèrent le travail. Il y avait progrès réel pendant tout le temps, quoiqu'il n'y en eût aucun signe visible. Le résultat était sûr, moyennant que l'on continuât l'oppération assez longtemps.

N'en est-il pas ainsi, lorsque nous frappons avec la vérité les vieilles murailles de l'erreur? Même si nous ne voyons pas de résultats immédiats, il peut y avoir un affaiblissement et un tremblement, visibles seulement pour Dieu et les anges. Notre affaire n'est point d'attendre les résultats et de nous livrer à l'impatience et au découragement, lorsqu'ils tardent à paraître; mais d'aller de l'avant et de faire notre devoir, de lutter de toutes nos forces pour la vérité et pour Dieu, ayant foi au succès. L'incident du bélier de siége m'a encouragé, et j'espère qu'il en encouragera d'autres. Pendant combien de temps et avec quelle patience les premiers chrétiens n'ont-il pas battu les murailles de l'ancienne idolâtrie des Romains et des Grecs! Au temps voulu, elles sont tombées. Ainsi tombera l'incrédulité et tout ce qui s'élève au-dessus de Dieu. Ainsi tomberont l'orgueil et l'incrédulité des cœurs, si nous les pressons par l'Evangile. Nous verrons ci-après que le travail pénible que nous avons cru faire en vain fut le meilleur que nous ayons jamais fait pour notre Maître.

Rappelons-nous cette loi des forces physiques, démontrée dans ce récit du bélier de siége. C'est également une loi des forces morales. Et il est ajouté à cela, pour l'encouragement de l'ouvrier chrétien, la promesse que le St.-Esprit agira avec nous, et que le résultat est sûr.—*Extrait.*

LA BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE.

PAR E. MUNROE.

Dans ce moment où tous les regards se portent vers l'orient, il peut être intéressant de retourner par la pensée en arrière, à travers les siècles, jusqu'au temps où Alexandrie possédait la plus riche bibliothèque du monde alors connu, et était le centre même de la civilisation et de la culture intellectuelle. Trois cents ans avant la naissance de Christ, ce magnifique bâtiment renfermant la bibliothèque se présentait à la vue, prouvant que dans cette époque éloignée de l'histoire du monde, l'humanité avait fait des progrès merveilleux dans les connaissances intellectuelles. On ne sait pourtant pas lequel des Ptolémées a fondé la bibliothèque, mais on suppose que c'est Ptolémée Soter, d'après le conseil d'un des plus grands philosophes de cette époque, on sait seulement qu'elle fut fondée en même temps que le Musée. Ce dernier était une académie où des savants se rencontraient pour l'étude de la philosophie et des sciences.

La bibliothèque d'Alexandrie contenait cent mille volumes, qui avaient été réunis par des hommes chargés d'acheter les écrits les plus rares et les plus précieux en Grèce et en Asie. Tous les Ptolémées mirent leur orgueil et leur plaisir dans cette œuvre magnifique, et comme ils montaient sur le trône l'un après l'autre, ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour ajouter à sa valeur, en cherchant au près et au loin, jusqu'aux confins du monde connu, les trésors littéraires qui pouvaient exister.

Ils étaient comme tous les despotes sans scrupules dans les moyens d'accomplir leurs désirs. Si un homme refusait de livrer son «Papyrus», convoité par le roi, après qu'on lui avait offert une somme raisonnable, il était immédiatement mis à mort, et le précieux parchemin était transféré à la bibliothèque, sans que l'on témoignât beaucoup de regrets pour l'infortuné possesseur du trésor. Quant à ceux qui étaient plus raisonnables, le roi faisait simplement connaître son désir de posséder leur manuscrit, mais il leur permettait généreusement de le copier pour leur propre usage.

Par de tels moyens, la bibliothèque d'Alexandrie s'accrut d'année en année, mais une occasion plus grande que toutes celles qui s'étaient présentées auparavant arriva bientôt. Il s'était élevé une terrible famine à Athènes, et Ptolémée qui occupait alors le trône, déclara que pas un grain de blé ne se vendrait aux Athéniens, qu'il n'ait obtenu comme gage les écrits originaux de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide. Les Athéniens n'avaient point envie de laisser emporter les écrits de leurs savants hommes de lettres. Mais que pouvaient-ils faire? Il fallait vivre, et ces œuvres, quelques précieuses qu'elles fussent, ne pouvaient nourrir les hommes, les femmes et les enfants affamés; de sorte qu'ils cédèrent avec regret au puissant monarque d'Egypte leurs trésors de connaissance. Ils ne purent jamais ravoir les originaux, mais on leur permit généreusement de les copier! Et le blé dont ils avaient tant besoin fut livré en échange.

Les rois d'Egypte étaient si désireux de maintenir la réputation de leur propre bibliothèque, qu'ils essayèrent, par tous les moyens, de mettre obstacle au progrès de toute collection qui aurait pu menacer de faire déchoir la leur du premier rang. Ils firent leur possible pour arrêter la collection de livres à Pergame, en prohibant l'exportation de «papyrus».

A la fin, le Musée fut complétement rempli et ne put plus recevoir aucun autre parchemin. Dans ce moment, il renfermait dans ses murs quatre cent mille volumes, et que devait-on faire, la collection augmentait sans cesse?

Alors le roi ordonna qu'une bibliothèque fût élevée dans le temple de Sérapis, et chaque jour on y apportait des papyrus.

Nous voyons par là combien les anciens Egyptiens estimaient les sciences. Quel contraste avec ce qu'elle nous présente de nos jours! Les Egyptiens de ce temps-là, si cultivés, si polis, défailleraient de douleur et de honte, s'ils pouvaient voir maintenant leurs descendants, une nation demi-barbare. Ils n'ont ni culture ni science, et bien peu d'hommes, dans cette grande nation, pensent maintenant à son ancienne gloire, si même ils en connaissent quelque chose.

Quant à la bibliothèque d'Alexandrie, cette collection que renfermait le Musée, elle fut détruite durant la première guerre qui eut lieu à Alexandrie. Pourtant le temple de Sérapis demeura avec trois cent mille volumes, et fut beaucoup augmenté par les dons, particulièrement par celui que fit Marc-Antoine à Cléopâtre, la fameuse et belle reine d'Egypte, de toute la splendide bibliothèque de Pergame, qui contenait elle-même deux cent mille volumes.

Cette seconde et grande collection fut détruite par les ordres de Théophile, archevêque d'Alexandrie. Mais une autre collection de parchemins fut encore faite par les Egyptiens infatigables, et ce ne fut pas avant l'an 642 ap. J.-C., lorsque les Sarrasins s'emparèrent de la ville, que toute la fameuse bibliothèque d'Alexandrie fut totalement détruite. Le calife Omar donna ordre de la brûler.

Les volumes de papyrus ou de parchemin furent en conséquence distribués entre les quatre mille bains de la ville, et le nombre en était si grand, dit-on, qu'il fallut six mois pour les détruire. Ainsi disparut la dernière trace de la plus superbe bibliothèque de l'antiquité, qui contenait des trésors de science incalculables. En contemplant Alexandrie maintenant, ruinée, brûlée, dépouillée, qui pourrait comprendre l'éclat qu'elle avait autrefois parmi les nations? Livrée au fanatisme, au pillage et à la guerre, cette ville, autrefois si belle, est assise comme une reine découronnée dans ses cendres.—*Extrait du Christian Weekly.*

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements.

BALE (SUISSE), DÉCEMBRE 1882.

—: RÉDACTEURS :—

J.-N. ANDREWS, - - URIAH SMITH.

APPEL DU SAUVEUR.

«VENEZ à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est aisé, et mon fardeau léger.» Mat. 11:28–30.

C'EST l'invitation pleine de grâce de notre Seigneur Jésus-Christ. Le repos est offert à ceux qui travaillent et qui sont pesamment chargés. La servitude dont Christ offre la délivrance est celle dans laquelle Satan tient tous les pécheurs. Et les fardeaux qu'il veut enlever sont ceux de la culpabilité et du remords. Satan est un maître dur. Comment se fait-il donc qu'il enrôle tout le monde à son service?

Il promet aux hommes beaucoup de bonheur, non point à la condition qu'ils renoncent à eux-mêmes, mais simplement que chacun fasse ce qui lui plaît le mieux. C'est la tromperie du péché. Il promet toutes espèces de bonheur, et il amène toutes sortes de chagrins. Dieu a donné un avertissement que le chemin du péché est rude. Prov. 13:15.

Christ promet le repos à ceux qui sont travaillés et chargés du poids du péché. Il ne fait pas cette offre à ceux qui, semblables au Pharisien de la parabole, se croient justes et méprisent les autres. Luc 18:9–14. Mais l'offre est faite à ceux qui, comme le péager, déplorent profondément leur culpabilité. Le Pharisien avait besoin de reconnaître la méchanceté de son cœur à la lumière de la loi de Dieu, avant de pouvoir jamais venir à Christ pour être pardonné. Il en était ainsi avec Saul le Pharisien, jusqu'au moment de sa conversion.

Mais l'offre de repos, faite par Christ est quelque chose de très-remarquable. Il prend soin de nous informer que notre repos ne consistera pas dans la paresse et dans l'inactivité. Nous trouverons le repos à la condition que nous nous chargions du joug de Christ. Nous devons changer le service de Satan, qui est une cruelle servitude, contre le service de Christ qui est la plus précieuse liberté. Les esclaves de Satan sont sous le pouvoir du péché et sont presque forcés de faire ce qu'ils savent vouloir leur donner du remords, et ce qui finira par les perdre.

Mais lorsque nous nous chargeons du joug de Christ et que nous apprenons de lui, la première leçon est celle du renoncement à soi-même. Nous devons renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines. Mat. 16:24; Tite 2:11, 12. Satan nous engage à nous laisser aller à ces choses; Christ nous engage à y renoncer. Le bonheur que Satan nous offre dans le péché se change promptement en douleur et en remords. C'est comme les pommes de Sodome qui plaisent au dehors mais qui en dedans sont remplies de cendres amères. Le bonheur offert par Christ consiste en une conscience pure et en la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence.

Le joug de Christ que nous devons prendre sur nous signifie le service de Christ auquel nous devons nous engager comme étant notre service raisonnable. Nous commençons par le renoncement à notre propre volonté et à nos coupables folies, et nous continuons d'obéir en nous chargeant de la croix de Christ et en le suivant. Satan nous dira que si ces choses sont vraies, le joug de Christ est une servitude intolérable, et son fardeau très-pénible à porter. Mais ceux qui en ont fait l'essai ont trouvé que c'est un grand privilége que de porter la croix de Christ. Elle a l'air d'être un pesant fardeau à soulever et pénible à porter; mais elle a toujours été pour le chrétien un fardeau tel que les ailes le sont à l'oiseau. Les ailes sont portées par l'oiseau, mais en retour, l'oiseau est porté au ciel par les ailes.

Le joug de Christ est aisé, et son fardeau léger. Ceci était vrai aux jours des apôtres et est demeuré vrai, même pendant l'âge des martyrs. St.-Paul dit: «Je peux tout par Christ qui me fortifie.» Phil. 4:13. Il dit aussi aux Philippiens qui, comme lui, étaient exposés au martyre: «Parce qu'il vous a *fait la grâce*, par rapport à Christ, non-seulement de croire en lui, mais encore de *souffrir* pour lui.» Phil. 1:29. Il regarda comme un grand privilége pour le chrétien d'endurer des afflictions pour la cause de Christ et même de mourir pour l'amour de lui. Phil. 2:17. Le fardeau est allégé par la puissance de Christ, les afflictions sont changées en joie par l'attente de la vie éternelle.

Notre mécontentement vient de notre égoïsme et de notre vaine ambition. Nous désirons être heureux au dépens du bonheur des autres. Mais aucun ne peut trouver du bonheur de cette manière. Nous désirons nous élever nous-mêmes en abaissant les autres. Mais cette espèce d'ambition est satanique et ne nous amène que des afflictions. Il n'y a ni repos ni bonheur pour le cœur orgueilleux et égoïste. «Apprenez de moi, dit Christ, que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.» Notre Seigneur ne chercha ni sa propre gloire, ni son propre bonheur. Il ne recherchait que la gloire de Celui qui l'avait envoyé, et il ne recherchait que le bonheur de ceux qui étaient autour de lui.

L'esprit que manifesta ainsi la vie de Christ est le vrai esprit de la religion chrétienne. Nous sommes chrétiens pour autant que nous sommes imbus de cet esprit. C'est la conversion, ou nouvelle naissance, qui change notre nature égoïste et peut arracher de nos cœurs l'esprit de vaine ambition. L'œuvre doit être progressive et doit être poursuivie chaque jour de notre vie. Les apôtres avaient besoin d'une conversion plus parfaite, lorsqu'ils disputaient entre eux pour savoir lequel serait le plus grand. L'œuvre de la conversion doit être poursuivie en nous jusqu'à ce que l'égoïsme ait fait place à cet amour qui nous porte à donner notre vie pour nos frères. Jean 13:34, 35; 15:13; 1 Jean 3:16.

Beaucoup de personnes ne désirent pas être en rapport plus intime avec Christ que ce qui suffira à peine à leur permettre d'aller au ciel. Il est douteux qu'un tel égoïsme soit jamais admis en présence de Dieu. Nous devons désirer le connaître aussi parfaitement que possible, afin que nous lui soyons faits semblables dans nos cœurs et dans nos vies, et que nous puissions le glorifier en imitant son exemple et en en amenant d'autres à lui. L'excellence du caractère de Christ est infini, et nous pouvons continuer à apprendre à le connaître de plus en plus, chaque jour de notre vie, et même pendant des âges infinis dans le royaume de Dieu, nous pouvons avancer dans la connaissance de notre cher Sauveur et devenir plus semblables à lui.

REMARQUES SUR ZACHARIE 5:5—11.

DANS cette vision, le prophète vit un épha sortir, dont le couvert était une masse de plomb. Ce plomb fut soulevé et on vit une femme assise au milieu de l'épha. La femme fut sortie de l'épha afin que le prophète pût la voir distinctement. Ce fait est plutôt sous-entendu que distinctement annoncé. Alors l'ange rejeta la femme dans l'épha et plaça la masse de plomb sur l'ouverture de l'épha. Puis voici deux femmes qui sortaient, ayant des ailes comme celles des cigognes, et le vent soufflait dans leurs ailes. Ces femmes enlevèrent l'épha entre le ciel et la terre, afin de le porter dans le pays de Scinhar où était située Babylone, afin qu'il y fût bâti une maison, et que l'épha fût établi sur sa propre base.

L'épha, était la mesure commune, employée chez les Juifs. Il contenait environ 40 litres. Dieu défendit par un commandement spécial, de falsifier cette mesure. Lév. 19:35, 36; Ezéch. 45:10. Il dit que les jours de ceux qui emploieraient des poids justes et des mesures justes, seraient prolongés sur la terre que l'Eternel leur avait donnée. Deut. 25:15. Mais lorsqu'ils étaient sur le point d'être transportés à Babylone, le prophète Jérémie dit d'eux que depuis le prophète jusqu'au sacrificateur même, tous s'adonnaient à l'avarice. Jér. 6:13; 8:10. Les prophètes et les sacrificateurs étaient les deux classes de personnes qui avaient été mises à part par Dieu, pour administrer les choses saintes, durant la période de l'Ancien Testament. Lorsque ces deux classes de personnes furent adonnées à l'avarice, nous pouvons bien comprendre quelle a dû être la condition du commun peuple. Amos montre leur avarice en disant qu'ils faisaient l'épha *plus petit* (c'était la mesure par laquelle ils vendaient) et qu'ils augmentaient le sicle (c'était la mesure de poids par laquelle ils recevaient l'argent qu'on leur payait). de sorte qu'ils trompaient doublement dans toutes leurs transactions d'affaires. Amos 8:4–7.

L'épha représente donc une mesure juste, comme le sicle du sanctuaire qui était conservé comme étalon, sous la garde du sacrificateur. Ex. 30:24; Nomb 7:13, 19, 25. Cet épha sortait comme l'œil de Dieu pour condamner tous ceux qui pratiquaient la fraude dans le poids et dans la mesure. La vision de l'épha est donc un complément convenable à la vision concernant le rou-

leau; car le rouleau sortait pour prononcer la malédiction de Dieu sur tous ceux qui dérobaient et sur tous ceux qui juraient faussement, et l'épha atteignait et condamnait les mêmes personnes, car ceux qui font ces choses trompent toujours dans la mesure.

La masse de plomb du haut de l'épha fut soulevée, et le prophète vit une femme assise au milieu de l'épha. L'ange lui dit: «C'est là l'impiété.» Vers 7. Ceci doit signifier que la femme fut enfermée dans l'épha à cause de mauvaise conduite, c'est-à-dire à cause de la fraude commise en achetant et en vendant, ce qu'un épha juste aurait condamné. C'était une terrible punition, d'autant plus qu'un épha n'est pas assez grand pour renfermer une femme, à moins qu'elle ne soit pressée dedans; et aussi parce qu'une masse de plomb était placée sur l'ouverture de l'épha, pour y retenir la femme et l'enfermer. Cette masse de plomb doit signifier la main de Dieu qui devait s'étendre pour punir cette femme, à cause de son péché.

Cette femme, ainsi serrée et écrasée, devait être portée au pays de Scinhar où était située Babylone. Vers. 11; Gen. 10:10; 11:1–9. Ceci doit représenter la nation juive étant transportée en captivité à Babylone. Dan. 1:1, 2. Et par conséquent nous devons comprendre que la femme dans l'épha signifie la nation juive, qui est souvent appelée dans la Bible la fille de Sion. Jér. 6:2; Lam. 4:22; Michée 4:10; Zach. 2:7, 10.

Mais si nous considérons combien fut générale la dispersion et la destruction de la nation juive au temps où Nébucadnetsar détruisit Jérusalem, et combien peu de Juifs furent alors conduits à Babylone comme représentants d'une nation qui, avant cette destruction, se montait à quelques millions, nous pouvons bien comprendre comment la captivité du reste des Juifs était représentée par une femme enfermée dans un aussi petit espace que l'intérieur d'un épha. Ceux de la famille royale et des sacrificateurs qui ne furent pas tués, furent amenés captifs, et les vaisseaux du sanctuaire qui ne furent pas détruits furent aussi transportés à Babylone. 2 Rois 25:7, 18–21; Jér. 52:10–27; 2 Chron. 36:18, 19. Le faible reste de ceux qui échappèrent à l'épée de Nébucadnetsar et qui furent transportés à Babylone, ne se montait qu'à quatre mille six cents. 2 Chron. 36:20; Jér. 52:28–30. Une nation ainsi diminuée peut bien être représentée par une femme écrasée dans un épha, sous une masse de plomb.

Qui est donc représenté par les deux femmes ayant les deux ailes de cigogne et qui portaient l'épha contenant la femme dans le pays de Scinhar ou Babylone? Comme la femme dans l'épha doit signifier la nation juive, écrasée à la destruction de sa ville par Nébucadnetsar et puis transportée captive à Babylone, les deux femmes ayant des ailes qui la portaient dans ce pays doivent signifier les deux grandes nations qui furent unies, sous Nébucadnetsar, pour conquérir et amener captifs les Juifs. C'étaient les Babyloniens et les Assyriens. Le psalmiste parle de ceux qui étaient emmenés captifs à Babylone (Ps. 137:1–4) et dit que c'était par la fille de Babylone que cela avait été fait. Vers. 8. Et Zacharie s'adresse ainsi aux Juifs qui étaient à Babylone: «Holà! Sion, qui demeures avec la fille de Babylone, sauve-toi.» Zach. 2:7. La nation assyrienne, comme représentée par Ninive, sa capitale, est aussi nommée femme. Nahum 3:1–5.

Ces deux nations furent unies par Nébucadnetsar, de telle manière qu'il est quelquefois appelé roi d'Assyrie (comparez 2 Rois 25:29 avec Jér. 46:2) et quelquefois roi de Babylone. 2 Rois 25:1. Il y a un grand contraste entre la femme enfermée dans l'épha, sous une masse de plomb, et les deux femmes qui pouvaient la porter à travers les airs avec l'épha. L'une était une impuissante captive, et les deux autres celles qui l'avaient capturée. Les nations conquérantes sont souvent représentées comme ayant des ailes, pour signifier sans doute la rapidité avec laquelle elles attaquent, et leur habileté à atteindre des lieux qui semblaient inaccessibles. Ainsi le royaume de Babylone est représenté comme ayant des ailes. Dan. 7:4; Hab. 1:6–8; Jér. 48:40; 49:22. Le royaume des Grecs est aussi représenté de cette manière. Dan. 7:6. Les Romains sont aussi représentés ainsi. Deut. 28:49. La femme représentant l'Eglise chrétienne reçut des ailes afin de s'enfuir de devant ses persécuteurs. Apoc. 12:6,14. Si la femme qui était dans l'épha avait reçu des ailes, cela aurait signifié qu'elle était capable d'échapper d'entre les mains de celles qui l'avaient capturée, mais elle demeura captive, impuissante, tandis que des ailes furent données à celles qui l'avaient saisie pour l'enlever triomphalement.

C'est une chose remarquable, que l'entrée des Hébreux dans la terre promise soit représentée comme ayant été accomplie sur des ailes d'aigles. Ex. 19:4; Deut. 32:9–12. Ceci se rapporte spécialement à la sortie triomphante des Hébreux du pays d'Egypte, et à leur triomphe sur tous ceux qui s'étaient opposés à eux, ce qui peut être convenablement comparé à un passage à travers les airs, sur les ailes d'un aigle. Mais lorsque Dieu fit sortir son peuple de ce bon pays, à cause de ses péchés, ils s'en allèrent comme d'impuissants captifs, représentés par une femme enfermée dans un épha, et ce furent leurs ennemis qui triomphèrent comme s'ils eussent traversé les airs.

Il est dit que le vent soufflait dans les ailes de ces femmes qui volaient à travers l'atmosphère. Dans la prophétie, le mot vent est employé pour désigner des guerres, comme les eaux ou la mer sont employées pour représenter les nations. Comparez Dan. 7:2; Apoc. 7:1–3; 17:15. Les quatre grands royaumes de Dan. 7 s'élèvent par la lutte des vents sur la grande mer, c'est-à-dire ensuite de guerres parmi les grandes nations. Ainsi le vent qui soufflait au temps où les Juifs furent transportés à Babylone représente la grande guerre de rivalité que Nébucadnetsar soutenait alors contre les nations.

Mais il y a de l'espérance pour la femme captive, et cette espérance est renfermée dans le fait qu'il est dit de celles qui la transportaient, qu'elles avaient les ailes d'une cigogne. Au temps déterminé, les cigognes retournent toujours au même lieu d'où elles sont parties. Jér. 8:7. Les Juifs devaient être transportés à Babylone et devaient demeurer là une longue période, de sorte que leurs conquérants sont représentés les établissant dans cette ville, comme si elle avait dû être leur demeure permanente. Et Dieu même commanda aux Juifs de se bâtir des maisons à Babylone. Jér. 29:4, 5, 28. Mais à la fin des 70 ans, ils devaient retourner dans leur propre pays par l'ordre du roi qui régnait alors à Babylone. 2 Chron. 36:20–23; Esdras 1:1–11; Jér. 25:9–12; 29:10.

Ces choses étaient passées lorsque Zacharie eut cette vision, de même que la naissance et l'ascension de Christ étaient passées lorsque Jean eut une vision de ces événements, l'an 96 de notre ère. Mais cette vision de la première destruction de Jérusalem et de la captivité des Juifs fut donnée pour rappeler leurs péchés, afin que la seconde destruction de leur ville et la dispersion de leur nation n'eussent pas lieu. Mais cet avertissement ne fut pas longtemps écouté, car les dernières visions de Zacharie prédisent la destruction finale de Jérusalem et la dispersion des Juifs, ce qui fut accompli par les Romains sous Titus, l'an 70 de notre ère.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES
—SUR—
LE LIVRE DE DANIEL.

EXPLICATION DU CHAPITRE 11:18–22.

UNE PROPHÉTIE LITTÉRALE.

VERSET 18. «Ensuite il tournera sa face vers les îles, et en prendra plusieurs; mais un capitaine fera cesser l'opprobre qu'il lui faisait, et sans y avoir du déshonneur, il le fera retomber sur lui.»

UNE guerre contre Pharnace, roi du Pont, obligea finalement César à quitter l'Egypte. A son arrivée en face de l'ennemi, dit Prideaux, sans répit pour lui et pour eux, il les attaqua immédiatement et remporta une éclatante victoire. Pour l'annoncer à un ami, il écrivit une lettre en trois mots: *Veni, vidi, vici*, je vins, je vis, je vainquis. La dernière partie de ce verset renferme quelque obscurité, et il y a divergence d'opinion quant à son application. Quelques-uns pensent que cela se rapporte à quelque événement précédent, dans la vie de César, et croient trouver son accomplissement dans une querelle avec Pompée. Mais nous pensons que les événements précédents et subséquents, clairement définis dans la prophétie, nous obligent de chercher l'accomplissement de cette partie de la prédiction entre l'époque où César remporta la victoire sur Pharnace et sa mort, dans la ville de Rome indiquée dans les versets suivants. S'il existait un récit plus complet de cette période, on y trouverait probablement des événements qui rendraient l'application de ce passage sans difficulté.

Verset 19. «De là il tournera sa face vers les forteresses de son pays, et il heurtera, et il tombera, et ne sera plus trouvé.»

Après sa conquête, César battit le dernier reste du parti de Pompée, Caton et Scipion en Afrique, Labinus et Varus en Espagne. Retournant à Rome, la «forteresse de son propre pays», il fut nommé dictateur perpétuel, et on lui accorda un pouvoir et des honneurs qui en firent réellement le souverain absolu de l'empire. Mais le prophète avait dit qu'il heurterait et qu'il tomberait. Ces paroles impliquent que sa chute serait soudaine et inattendue, comme une personne qui trébuche accidentellement dans sa marche. C'est ainsi que cet homme qui avait livré et gagné cinq cents batailles, pris mille villes et mis à mort un million cent quatre-vingt-douze mille hommes, tomba, non point dans le tumulte de la bataille, à l'heure de la lutte, mais lorsqu'il croyait son chemin aplani et semé de fleurs, et lorsqu'on supposait qu'il n'y avait point de danger. Un jour qu'il s'assit dans la salle du sénat, sur un trône d'or, afin de recevoir de ce corps le titre de roi, l'épée de la trahison le frappa tout à coup au cœur. Cassius, Brutus et d'autres conspirateurs se jetèrent sur lui, et il tomba percé de vingt-trois coups. C'est ainsi qu'il trébucha et tomba, et ne fut plus trouvé, l'an 41 av. J.-C.

Verset 20. «Et un autre sera établi en sa place, qui enverra l'exacteur pour la gloire du royaume; mais en peu de jours il périra, non point par rencontre, ni par bataille.»

César-Auguste succéda à son oncle Jules-César, par lequel il avait été adopté pour lui succéder. Se trouvant dans une province éloignée où il étudiait la rhétorique et l'éloquence, lorsqu'il apprit la mort tragique de son oncle, il témoigna une grande habileté en retournant à Rome et en se plaçant à la tête de l'armée pour s'établir comme successeur de Jules-César, selon le dessein de son oncle. Il annonça publiquement son adoption par son oncle, et prit son nom auquel il ajouta celui d'Octave. S'unissant à Marc-Antoine et Lépide, pour venger la mort de César, il adopta une forme de gouvernement appelée *triumvirat*. Octave s'étant peu après fermement établi dans l'empire, le sénat lui accorda le titre d'Auguste, et les autres membres du triumvirat étant morts, il devint maître absolu.

C'était un «exacteur» par excellence. Luc, en parlant des événements qui eurent lieu lors de la naissance de Christ dit: «En ce temps-là, on publia un édit de la part de César-Auguste, pour faire un dénombrement des habitants de toute la terre.» Luc 2:1. Ce dénombrement qui embrassait toute la terre dans le but de faire payer l'impôt, est un événement digne de remarque; et la personne qui l'ordonnait avait certainement droit au titre d'«exacteur», plus qu'aucun autre.

«La gloire du royaume.» Rome était en ces jours-là à l'apogée de sa grandeur et de sa puissance. Le «siècle d'Auguste» est une expression employée partout pour représenter l'âge d'or de l'histoire de Rome. Jamais Rome ne brilla d'un si vif éclat. La paix était assurée, la justice observée, la licence était contenue, la discipline établie et la connaissance encouragée. Sous son règne, le temple de Janus fut fermé pour la troisième fois depuis la fondation de Rome, ce qui signifie que tout le monde était en paix; et c'est dans ces jours propices que notre Seigneur naquit à Bethléhem de Judée. Un peu moins de dix-huit ans après le dénombrement dont on a parlé, temps qui ne parut que «quelques jours» au regard éloigné du prophète, Auguste mourut, non point par rencontre, ni en bataille, mais paisiblement dans son lit, à Nole, où il était allé cherché le repos et la santé, l'an 14 ap. J.-C, dans la 70me année de sa vie.

Verset 21. «Après lui un autre, qui sera méprisé, sera établi en sa place, auquel on ne donnera pas l'honneur royal; mais il viendra en paix, et il s'emparera du royaume par flatteries.»

Tibère-César succéda à Auguste sur le trône de Rome. Il fut élevé au consulat à l'âge de vingt-huit ans. On raconte que lorsque Auguste fut sur le point de nommer son successeur, sa femme, Livie, le supplia de nommer Tibère (un fils qu'elle avait eu de son premier mari); mais l'empereur dit: «Votre fils est trop *méprisable* pour porter la pourpre romaine.» Il désigna Agrippa, un vertueux et des plus honorables citoyens de Rome. Mais la prophétie avait prévu qu'un homme méprisé succèderait à Auguste. Agrippa mourut, et Auguste fut de nouveau dans la nécessité de se choisir un successeur. Livie intercéda de nouveau pour Tibère, et Auguste, affaibli par l'âge et la maladie, fut plus facilement flatté; il consentit finalement à nommer comme son collègue et successeur, ce jeune homme «méprisable». Mais les Romains ne lui accordèrent jamais l'amour, le respect et «l'honneur royal», dus à un souverain juste et droit.

Combien l'accomplissement de cette prédiction est clair: qu'ils ne lui donneraient point l'honneur royal, mais qu'il viendrait en paix et s'emparerait du royaume par des flatteries. Nous tirons de l'*Encyclopédie* les lignes suivantes qui montrent l'accomplissement de cette prophétie: «Durant le reste de la vie d'Auguste, il [Tibère] se conduisit avec une grande prudence et une grande habileté; il termina une guerre avec les Germains, d'une manière à mériter le triomphe. Après la défaite de Varus et de ses légions, il fut envoyé pour arrêter le progrès des Germains victorieux, et il conduisit également cette guerre avec intelligence et avec prudence. Lorsque Auguste mourut, il lui succéda sans opposition, à l'empire, ce qu'il affecta de décliner, jusqu'à ce qu'il fut sollicité de nouveau par un sénat qui lui était vendu.»

Dissimulation de sa part, flatterie de la part du sénat asservi, et la possession de l'empire sans opposition—telles furent les circonstances qui accompagnèrent sa succession au trône, et telles furent les circonstances prédites par la prophétie.

La personne dont parle le texte est appelée une personne méprisable. Le caractère de Tibère fut-il ainsi? Prenons un autre paragraphe de l'*Encyclopédie* pour réponse:

«Tacite raconte les événements de ce règne y compris la mort suspecte de Germanicus, l'administration détestable de Séjan, l'empoisonnement de Drusus avec le mélange extraordinaire de tyrannie et de quelques actes de sagesse et de bon sens qui distinguèrent la conduite de Tibère jusqu'à sa retraite infâme et dissolue (l'an 26 ap. J.-C), dans l'île de Caprée, dans la baie de Naples, d'où il ne revint jamais à Rome.

«Après la mort de Livie, en l'an 29 ap. J.-C., la conduite détestable de Séjan et de Tibère n'eut plus de retenue, et la destruction de la veuve et de la famille de Germanicus s'ensuivit. A la fin, l'infâme favori porta ses vues sur l'empire même. Tibère étant informé de ses machinations résolut de le prévenir avec son arme favorite, la dissimulation. Quoique parfaitement décidé à le perdre, il le combla d'honneurs, il déclara partager le consulat avec lui, et après s'être longtemps joué de sa crédulité et de celle du sénat qui le croyait plus que jamais en faveur, il prépara artificieusement son arrestation. Séjan tomba justement, et sans qu'on le plaignît, mais beaucoup d'innocents périrent avec lui, en conséquence des soupçons et des cruautés de Tibère, qui dépassèrent alors toute limite. Le reste du règne de ce tyran n'est qu'un récit dégoûtant de servilité d'un côté, et d'une férocité despotique de l'autre. On voit par ses propres confessions qu'il endura autant de souffrances qu'il n'en infligea.

«Senèque dit que Tibère ne fut ivre qu'une fois en sa vie; car il fut dans un état d'ivresse perpétuelle, du moment où il s'adonna à la boisson, jusqu'au dernier moment de sa vie.»

Tyrannie, hypocrisie, infâmes débauches et intempérance bestiale—si ces traits et ces habitudes indiquent un homme méprisable, Tibère a fait preuve d'un tel caractère.

Verset 22. «Et les bras des grandes eaux seront engloutis devant lui comme par un déluge, et ils seront détruits, aussi bien que le prince de l'alliance.»

L'évêque Newton donne la traduction suivante comme s'accordant mieux avec l'original: Et les armes de celui qui déborde seront débordées de devant lui et seront brisées. Ces expressions signifient révolution et violence, et nous devons en chercher l'accomplissement dans les armes de Tibère l'envahisseur, qui doivent être débordées, ou en d'autres termes, Tibère devait mourir de mort violente. Pour montrer comment ceci fut accompli, nous avons de nouveau recours à l'*Encyclopédie*:

«Agissant hypocritement jusqu'à la fin, il déguisa son affaiblissement croissant autant qu'il en était capable; il affecta même de se joindre aux parades et aux exercices de sa garde. A la fin, quittant son île favorite, scène des plus affreuses débauches, il s'arrêta dans une maison de campagne, près du promontoire de Micène, où, le 16 mars de l'an 37, il tomba dans une léthargie qui fit croire à sa mort; et Caligula se préparait avec une nombreuse escorte à prendre possession de l'empire, lorsqu'il apprit qu'il s'était soudainement ranimé, ce qui le plongea dans une grande consternation. Dans ce moment critique, Macron, préfet du prétoire, *l'étouffa sous des oreillers*. Ainsi expira l'empereur Tibère, âgé de soixante-dix-huit ans, la vingt-troisième année de son règne, et universellement méprisé.»

«Le prince de l'alliance» est sans doute Jésus-Christ, «le Christ» qui devait «confirmer l'alliance» à son peuple pendant une semaine. Dan. 9:25–27. Le prophète nous ayant amené jusqu'à la mort de Tibère, mentionne maintenant d'une manière incidente un événement qui devait arriver pendant son règne, événement si important qu'il ne pouvait être passé sous silence, savoir que le Prince de l'alliance serait retranché, en d'autres termes, la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. Suivant la prophétie, ceci arriva durant le règne de Tibère. Luc nous informe (3:1–3) que dans la quinzième année du règne de Tibère-César, Jean-Baptiste commença son ministère. Le règne de Tibère doit être compté, suivant Prideaux, le Dr. Hales, Lardner et d'autres, depuis son élévation au trône pour régner conjointement avec Auguste son beau-père, au mois d'août de l'an 12 ap. J.-C. Sa quinzième année courait donc depuis le mois d'août de l'an 26 ap. J.-C. au mois d'août de l'an 27 ap. J.-C. Christ était de six mois plus jeune que Jean, et on suppose qu'il commença son ministère six mois plus tard, l'un et l'autre, suivant la loi de la sacrificature, commençant leur prédication lorsqu'ils furent âgés de trente ans. Si Jean commença son ministère au printemps, dans la dernière partie de la quinzième année de Tibère, cela porterait le commencement du ministère de Christ à l'automne de l'an 27 de notre ère. Et c'est dans ce moment que les meilleures autorités placent le baptême de Christ, qui est la date exacte où se terminent les 483 années à partir de l'an 457 av. J.-C.—années qui devaient s'étendre jusqu'au Messie, le Prince; et Christ parut, proclamant que le temps était accompli. A partir de cette époque, nous avons trois ans et demi, jusqu'à la date de la crucifixion; car Christ n'assista qu'à quatre Pâques et fut crucifié à la dernière. Trois ans et demi à partir de l'automne de l'an 27 ap. J.-C. nous amène au printemps de l'an 31 ap. J.-C. La mort de Tibère n'arriva que six ans plus tard, en l'an 37 de notre ère.

FAUX PROPHÈTE DU SOUDAN.

De temps en temps, nous recevons des nouvelles concernant un prophète mahométan du Soudan, sur les bords du Nil, au sud de l'Egypte, qui a levé l'étendard de la révolte contre le gouvernement égyptien et a mis en déroute plusieurs petites armées envoyées contre lui.

Les Mahométans ont une tradition provenant, dit-on de Mahomet lui-même, qu'en l'an 1300 de l'Egire, il s'élèverait un nouveau prophète mahométan. Ce doit être un descendant de Mahomet et il doit porter son nom. Il doit couvrir la terre de justice

et unir tous les Mahométans en une même foi et faire cesser toutes leurs dissensions. Sa venue, suivant Mahomet, indiquera l'approche du jour du Jugement.

L'année actuelle est l'année 1300 de l'Egire. Ceci a besoin de quelque explication, car l'Egire, ou fuite de Mahomet, a eu lieu le 15 juillet 622. En calculant par années solaires, comme nous le faisons, il s'était écoulé une période de 1260 ans au moment où Alexandrie fut prise par un bombardement, pendant l'été passé. Ceci n'est qu'une coïncidence, quoique elle soit assez remarquable.

Mais comment cette année peut-elle être l'année 1300 de l'Egire? Les Mahométans calculent le temps par années lunaires, c'est-à-dire par années de douze lunaisons, années qui sont environ onze jours plus courtes que les nôtres, et sont marquées par la révolution de la terre autour du soleil. L'année 1300 de l'Egire a commencé le 12 novembre 1882. L'existence de cette prophétie traditionnelle concernant l'année 1300 a porté ce prétendu prophète du Soudan à tenter de l'accomplir, et on dit même que le sultan de Turquie aspire à accomplir la prophétie.

L'ÉPITRE AUX GALATES.

—UNE—

CONVERSATION ENTRE DEUX VOISINS.

QUATRIÈME ARTICLE.

I

Les Esclaves et les Fils ne signifient pas deux Classes de Saints, Juifs et Chrétiens, mais tous les Pécheurs sont Esclaves et tous les Saints sont Fils.

MONSIEUR B.—Le quatrième chapitre de l'épître aux Galates doit avoir été écrit pour montrer que les chrétiens ne doivent pas obéissance à la loi de Dieu. Ainsi l'apôtre enseigne du verset 1 à 7, que durant la période dans laquelle la loi de Dieu exerçait son autorité, ceux qui obéissaient à Dieu n'avaient aucune relation plus intime avec Lui que celle d'ésclave, mais que depuis que Christ fut envoyé par son Père pour les rachetés, ceux qui étaient sous la loi, qui n'étaient auparavant qu'esclaves, sont devenus maintenant fils de Dieu et ne sont plus sous la servitude de la loi.

MONSIEUR A.—Beaucoup de personnes interprètent ce passage comme vous, pourtant cette interprétation ne peut être correcte. Il est vrai que nous ne pourrions devenir les fils de Dieu, si Christ n'était pas mort. Mais il n'est pas vrai que les saints, durant la période de l'Ancien Testament avaient à attendre jusqu'à la mort de Christ avant qu'ils pussent devenir les fils de Dieu. Les saints qui vivaient pendant cette période recevaient l'adoption de fils parce que Christ devait mourir quoique cet événement au temps d'Abel ne dût s'accomplir que 4000 ans plus tard.

M. B.—Vous dites donc que le changement d'esclave en fils n'est pas le changement de l'ancienne dispensation à la nouvelle, mais le changement d'un état de péché à un état de grâce, ce qui a lieu à la conversion de chaque pécheur.

M. A.—L'apôtre prouve cette doctrine par deux faits importants. 1. Ceux qui sont esclaves et non point fils ne sont point héritiers de Dieu. Si donc les saints de Dieu durant la période de l'Ancien Testament, étaient esclaves et non point fils, aucun d'eux ne peut hériter le royaume de Dieu. 2. Mais le changement de l'état d'esclavage à celui de fils a lieu lorsque l'Esprit d'adoption est envoyé dans le cœur criant: Abba! c'est-à-dire Père. Vers. 6, 7. Cet Esprit est envoyé à la conversion. Nous devenons héritiers selon la promesse, lorsque nous devenons disciples de Christ. Gal. 3:29.

M. B.—Mais si un esclave n'est pas un fils de Dieu et n'est pas un héritier de son royaume, pourquoi les apôtres s'appellent-ils serviteurs de Christ? Voyez Rom. 1:1; 2 Pier. 1:1; Jude 1; Apoc. 1:1. Car le mot grec *doulos* est le mot employé pour serviteurs ou esclaves mentionné dans Gal. 4, et dans les endroits où les apôtres s'appellent serviteurs de Christ.

M. A.—St.-Paul emploie le mot esclave dans Gal. 4, dans un sens particulier qu'il a soin d'expliquer. Il divise la race humaine en deux classes, esclaves et fils. Les fils sont héritiers de Dieu, mais ils cessent d'être esclaves lorsqu'ils deviennent fils. Vers. 6, 7. Au verset 8, il explique quel est le service qu'accomplissent ceux qu'il appelle esclaves. C'est le service du péché. St.-Paul tire l'idée de la distinction entre esclave du péché et fils ou héritier de Dieu, des paroles de Christ: «Quiconque s'adonne au péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison; mais le fils y demeure toujours.» Jean 8:34, 35.

II

Les Gentils aussi bien que les Juifs, ont besoin d'être rachetés de la Malédiction de la Loi.

M. B.—Vous prétendez que l'apôtre parle ici de toute l'humanité et qu'il divise les hommes en deux classes, savoir les esclaves et les fils; et que tous les pécheurs sont des esclaves et tous les hommes pieux des fils. Mais j'ai toujours compris qu'il ne parle pas du tout ici des pécheurs, mais d'hommes pieux qu'il divise en deux classe, savoir les Juifs pieux de la période de l'Ancien Testament, qui n'étaient qu'esclaves, et les chrétiens du Nouveau Testament qui sont appelés fils.

Vous avez pourtant montré que les esclaves dont il est parlé ici sont les esclaves du péché, et que les seuls héritiers sont ceux qui sont appelés fils, de sorte que les deux classes doivent être les pécheurs et les saints et non deux espèces d'hommes pieux, Juifs et chrétiens. Mais je ne peux comprendre comment vous pouvez accorder avec cette manière de voir les versets 4 et 5, qui parlent évidemment des deux mêmes classes, et qui les indiquent comme étant Juifs et chrétiens. Ainsi il est dit que Dieu envoya son fils pour racheter ceux qui étaient sous la loi, et ceux-ci doivent être les Juifs ou esclaves. Il fit cela afin que nous, les chrétiens, puissions recevoir l'adoption de fils.

M. A.—Christ mourut pour racheter ceux qui étaient sous la loi. Si cela signifie seulement les Juifs, alors les Gentils ne peuvent avoir aucune part à cette rédemption. Mais l'apôtre affirme que tous les hommes sont reconnus coupables par la loi de Dieu. Rom. 3:19. La rédemption de la condamnation de la loi dans Gal. 4:4, 5, doit être la même que la rédemption de la malédiction de la loi dans Gal. 3:13. Et nous savons que cette rédemption se rapporte aux Gentils aussi bien qu'aux Juifs, car le verset 14 annonce que la bénédiction d'Abraham est rendue accessible aux Gentils en conséquence de la rédemption de la malédiction de la loi, rédemption qui procède de la mort de Christ. Les Gentils, non moins que les Juifs, ont besoin d'être rachetés par le sang de Christ, de la juste condamnation de la loi de Dieu, car la malédiction de la loi les exclut de la bénédiction d'Abraham. Et les conditions sont les mêmes pour tous les pécheurs, savoir: la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ notre Seigneur. Act. 20:21.

Donc les esclaves pour lesquels Christ mourut afin de les racheter de la juste condamnation ou malédiction de la loi de Dieu, sont l'entière race coupable, non les Juifs seulement, mais aussi les Gentils; et ceux qui sont les fils de Dieu sont tous ceux qui ont été lavés de leurs péchés dans le sang de Christ, depuis le temps d'Abel jusqu'à l'heure présente.

III

Les Rudiments ou Eléments du Monde ne sont point d'Origine divine, mais d'Origine humaine et satanique.

M. B.—Je ne puis nier la vérité de ce que vous dites. Mais voulez-vous expliquer ce que signifie le verset 3, où l'apôtre parle du temps où ceux qui sont fils et héritiers n'étaient que des enfants?

M. A.—Ce doit être la période dans la vie de chaque fils ou héritier, qui précède sa conversion. Car pendant qu'il est ce que l'apôtre appelle ici enfant, il est dans la servitude et ne diffère pas, suivant le verset 1, des esclaves ou pécheurs. Mais lorsqu'il reçoit l'Esprit d'adoption, c'est-à-dire lorsqu'il est converti à Dieu, il devient fils et n'est plus esclave. La période de l'enfance, telle qu'elle est indiquée ici, est, dans la vie de chaque fils ou héritier, la période qui précède sa conversion, alors qu'il n'était qu'un esclave du péché.

M. B.—Quels sont les éléments ou rudiments du monde sous la servitude desquels se trouvent durant la période de leur enfance, c'est-à-dire celle qui précède leur conversion, ceux qui deviennent ensuite fils ou héritiers? Ces «rudiments du monde» sont-ils les tuteurs ou curateurs auxquels l'enfant est soumis, pour être instruit et dirigé, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa majorité?

M. A.—Suivant St.-Paul, les rudiments du monde étaient complétement mauvais et ne pouvaient être bons dans aucun sens; ils ne peuvent représenter les tuteurs ou curateurs qu'un père sage donnerait à son fils. Ainsi l'apôtre définit les rudiments ou éléments du monde dans les vers. 8 et 9, en rappelant directement l'expérience qu'avaient faite les Galates. Il leur dit que lorsqu'ils ne connaissaient point Dieu, c'est-à-dire avant qu'ils fussent convertis, et par conséquent durant le temps où ils étaient enfants dans la servitude des éléments du monde, ils servaient ceux qui, de leur nature, ne sont point dieux. Mais, dit alors l'apôtre, après que vous avez connu Dieu, c'est-à-dire après avoir été convertis et être devenus fils et héritiers, vous voulez retourner *encore* à ces faibles et misérables rudiments, auxquels vous voulez vous assujettir de nouveau. Nous savons donc que ces éléments ou rudiments du monde étaient des doctrines, des coutumes et des pratiques que les Galates avaient suivies en servant ceux qui, par leur nature, ne sont pas dieux, comme le monde, eux-mêmes, Satan, et peut-être aussi des divinités païennes.

M. B.—J'ai pensé que les rudiments du monde étaient les commandements de Dieu ou au moins la loi cérémonielle.

M. A.—Mais les rudiments du monde ne sont que mauvais, et l'apôtre ne peut appeler mauvais les principes de la loi morale, après avoir déclaré cette loi sainte, juste et bonne. Rom. 7:12, 14. Il ne pouvait pas parler non plus de la loi cérémonielle, comme étant les «rudiments du monde» auxquels les Galates retournaient *encore*, pour y être *de nouveau* assujettis, sachant qu'avant leur

conversion ils n'étaient pas Juifs mais idolâtres. Vers. 8.

De plus, l'apôtre a défini les éléments ou rudiments du monde dans Col. 2 : 8, 20, 22, 23, où il parle des rudiments du monde sous le nom de philosophie, vaines subtilités, traditions des hommes, et ordonnances et doctrines humaines. Nous savons ainsi que ces rudiments n'étaient point d'origine divine, mais d'origine humaine et satanique. C'était à cause de ces rudiments qu'ils observaient les jours, les mois, les temps et les années. Gal. 4 : 8–10. C'étaient donc des fêtes d'origine humaine, qui n'étaient pas même tirées de la loi cérémonielle. L'observance des «temps» était expressément défendue comme une chose mauvaise. Deut. 18 : 10.

IV

L'Office de la Loi avant la Justification du Pécheur.

M. B.—Mais pourquoi l'apôtre parle-t-il de ceux qui étaient dans l'esclavage, sous les éléments du monde, comme de personnes qui avaient besoin d'être rachetées de la loi par le sang de Christ? Vers. 3, 5. Cela n'implique-t-il pas que la loi de Dieu et les éléments du monde sont une même chose? Et la loi de Dieu ne doit-elle pas être représentée, dans l'allégorie présentée par l'apôtre, par les tuteurs et curateurs? Vers. 2.

M. A.—La raison pour laquelle ceux qui sont sous les éléments du monde sont dans l'esclavage, c'est que les éléments du monde ne sont pas de Dieu, et que ceux qui vivent en eux vivent dans le péché. 1 Jean 2 : 16. C'est pour cette raison qu'ils sont condamnés par la loi de Dieu et ont besoin d'être délivrés de cette condamnation par Christ qui est mort en leur faveur. Les commandements de Dieu et les rudiments du monde sont en parfaite opposition les uns aux autres. Mais pendant que les hommes vivent dans le péché, la loi de Dieu remplit l'office de conducteur ou tuteur ou curateur, pour leur montrer leur devoir et leur apprendre leur culpabilité, et elle tient les hommes sous la condamnation à cause de leurs péchés, jusqu'à ce qu'ils obtiennent le pardon et l'adoption de fils, et héritiers par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ. Comparez Gal. 3 : 22–26 ; 4 : 2.

M. B.—Ce que vous avez dit doit être vrai. Et lorsque j'aurai étudié davantage, cette importante épître, nous nous en entretiendrons encore.

CRUELLE CALOMNIE.

UNE personne nous écrit de France qu'ayant montré un exemplaire de notre journal à un pasteur qu'elle estime, celui-ci lui dit que ceux qui publient les SIGNES DES TEMPS sont des Mormons. Si ce pasteur nous connaissait personnellement, il saurait que ses paroles sont fausses. Nous ne pouvons croire qu'il voudrait dire ce qu'il sait être faux. Mais il a commis une faute grave en répétant comme vérité une calomnie qu'il ne pourrait soutenir par aucune preuve. Notre journal se publie depuis le mois de juillet 1876, et bien des milliers d'exemplaires ont été mis en circulation. Nous avons aussi publié bien des milliers de traités. Personne ne peut trouver dans ces écrits une phrase qui, en aucune manière, favorise la doctrine ou les pratiques des Mormons. Au contraire, en répondant à d'aussi injustes calomnies, nous avons dû exprimer plusieurs fois l'horreur que nous avions de tout le système des Mormons.

Nous repoussons une fois de plus cette accusation, en déclarant explicitement sa fausseté. La doctrine des Mormons est basées sur les prétendues révélations de Joseph Smith, qui n'étaient que des fraudes impies. Il dit qu'il traduisit le livre des Mormons de plaques d'or qu'il trouva cachées dans la terre. Un des plus grands chefs des Mormons après Smith fut Brigham Young dont la carrière fut marquée par la cruauté, la licence et le langage profane. Le système tel qu'il a été modifié par Young, enseigne des crimes énormes tels que la polygamie, le vol et la fausseté. L'assassinat d'une troupe d'émigrants à Mountain Meadow, non loin de la ville du Lac Salée, la Sion des Mormons fut reconnu avoir été commis par des Mormons par la cour de justice des Etats-Unis, qui condamna à mort un Mormon, le chef des auteurs de ce terrible crime.

Nous n'avons rien de commun avec les Mormons. Notre système de moralité est fondé sur les dix commandements tels qu'ils sont expliqués par notre Seigneur sur la montagne. Ex. 20 ; Mat. chap. 5–7. Les Mormons n'observent point le septième jour, mais le premier. Ils croient que le baptême fait d'un homme un chrétien, et nous nions cela. Nous attendons l'établissement du royaume de Dieu sur la terre *après* l'apparition personnelle de Christ dans les nuées du ciel. Les Mormons ont au contraire déjà établi ce qu'ils appellent le royaume de Dieu dans le grand désert américain. Ils invitent tous les hommes à se rendre dans ce désert, mais avec les paroles de Christ, nous disons: «N'y allez point.» Mat. 24 : 26.

COMMANDEMENT CONCERNANT —LE— *PREMIER JOUR DE LA SEMAINE.*

ST.-PAUL a donné un précepte touchant le premier jour de la semaine. C'est le seul précepte concernant ce jour dans le Nouveau Testament; il doit donc renfermer tout notre devoir, pour autant qu'il nous est commandé de distinguer ce jour des autres jours de la semaine. St.-Paul prétend à un si haut degré d'inspiration, qu'il dit que les préceptes qu'il donnait au nom du Seigneur devaient être regardés comme les commandements du Seigneur. 1 Cor. 14 : 37. Bien plus, comme il était l'apôtre des Gentils, de même que Pierre, Jacques et Jean étaient les apôtres de la circoncision (Rom. 11 : 13 ; 15 : 16 ; Gal. 2 : 7–9), il était à propos qu'il fût choisi pour être celui qui enseignerait aux Gentils leur devoir touchant le premier jour de la semaine.

Lorsque le septième jour fut proclamé au peuple de Dieu, ce fut Dieu le Père qui donna le commandement, et dans le commandement nous trouvons annoncées trois choses importantes: 1. Le titre du septième jour qui est le Sabbat ou jour du repos du Seigneur. 2. Le devoir respectivement au jour qui doit être mis à part de toute affaire mondaine. 3. La raison pour laquelle nous devons faire cela, qui est que Dieu a sanctifié le jour pendant lequel il s'est reposé, après les six jours de travail, employés dans la création du monde. Ex. 20 : 8–11.

St.-Paul nous donne un précepte concernant le premier jour de la semaine, jour que l'on suppose ordinairement devoir prendre la place du septième. Mais pourquoi Christ ne nous a-t-il pas donné un précepte concernant ce jour, s'il fut rendu sacré par sa résurrection? Ou pourquoi, s'il valait mieux que St.-Paul et non pas Christ, donnât ce précepte, l'acte de le donner devait-il être renvoyé jusqu'à environ 30 ans après que Christ ressuscitât? C'est une chose difficile à expliquer. Mais le précepte a été donné, et nous avons à l'examiner soigneusement, afin que nous puissions comprendre ce qu'il contient. Nous devrions trouver en lui les trois choses contenues dans le commandement concernant le septième jour. Ainsi, nous devons trouver: 1. Le titre. 2. La manière d'observer le jour. 3. La raison pour laquelle il devrait être observé. De plus, nous devons y trouver la déclaration que ce commandement concernant le premier jour avait été donné pour prendre la place du commandement concernant le septième jour, si le précepte fut donné dans ce but; autrement nous devons comprendre que ce précepte ne nous dispense pas d'observer le quatrième commandement.

Ce précepte se lit comme suit: «A l'égard de la collecte qui se fait pour les saints, usez-en de la manière que je l'ai ordonné dans les Eglises de Galatie. C'est que, chaque premier jour de la semaine, chacun de vous mette à part chez soi, et rassemble ce qu'il pourra selon sa prospérité, afin qu'on n'attende pas que je sois arrivé pour faire les collectes.» 1 Cor. 16 : 1, 2. C'est le seul commandement concernant le premier jour de la semaine dans le Nouveau Testament, c'est pourquoi il doit renfermer tout notre devoir concernant ce jour particulier, et la raison sur laquelle ce devoir est fondé. 1. Il doit désigner le jour par son propre titre, afin que nous puissions savoir quel honneur nous devons lui accorder. Ainsi, si c'est le jour que St.-Jean appelle jour du Seigneur, St.-Paul, lorsqu'il nous enseigne d'observer le jour, doit l'appeler par ce titre ou par quelque autre titre également honorable. Au temps où nous vivons, le jour est appelé le Sabbat chrétien. Si St.-Paul savait que c'était son propre nom, il était sous l'obligation de le nommer par ce titre, lorsqu'il nous enseignait ce que nous devons faire pour honorer ce jour.

Mais comment le nomme-t-il? Simplement le premier jour de la semaine, et rien de plus. Ce jour avait porté ce titre pendant plus de 4000 ans (Gen. 1 : 5), et la résurrection de Christ n'y avait ajouté aucun titre quelconque.

Le nom tient le même niveau en rang et en sainteté que le second ou troisième ou quelque autre jour de la semaine que Dieu n'a point sanctifié. Mais quel est le devoir que St.-Paul nous commande d'accomplir en ce jour, ou plutôt quelle est la manière dont nous devons, suivant son commandement, observer le jour? C'est que chacun de nous mette à port chez soi, et rassemble ce qu'il pourra, selon sa prospérité.

Ce devoir occupera-t-il toute la journée? Nullement. Au contraire, une heure employée à cela chaque semaine y suffira. Dans la plupart des cas, quinze minutes par semaine suffiront à chaque personne pour remplir ce devoir. Quelles sont les choses que l'apôtre indique comme devant remplir les autres heures du premier jour? Il ne nomme absolument rien. Alors il n'a pas enseigné aux Corinthiens la manière dont ils devaient célébrer le jour, comme un saint jour, mis à part pour le culte. Au contraire il désirait seulement assurer l'accomplissement d'un acte particulier ou devoir, pour lequel il devait désigner un jour défini.

Beaucoup supposent qu'il donnait ce commandement afin d'enseigner aux peuples qu'ils devaient s'assembler pour le culte public chaque premier jour. Mais ceci ne peut être vrai, car il ne commande pas aux Corinthiens de mettre leur argent dans le tronc de l'Eglise, mais il commande que cha-

cun mette à part sa contribution dans sa propre maison. Les chrétiens doivent être dans leurs propres demeures lorsqu'ils obéissent à cet ordre.

Mais quelle raison St.-Paul assigne-t-il à cet enseignenent? Etait-ce que Christ était ressuscité des morts en ce jour, et qu'ils rappelleraient sa résurrection s'ils employaient quelques minutes chaque premier jour de la semaine, chez eux, en mettant à part quelque chose du gain de la semaine précédente? Il ne fait pas même allusion à la résurrection de Christ. Il aurait été bien absurde de dire aux Corinthiens que l'acte de mettre à part au premier jour de la semaine un dixième de l'argent reçu la semaine précédente, serait une commémoration de la résurrection du Sauveur. Il donne pourtant une raison de ce commandement. C'était afin que l'on ne fît aucune collecte lorsqu'il serait arrivé. Pourquoi pas? Collecter de l'argent de cette manière était-ce un acte trop sacré pour être fait en présence de St.-Paul? Point du tout. La vraie raison était que Paul désirait avoir tout le temps lorsqu'il les visiterait, pour les instruire dans les grandes choses de l'Esprit de Dieu, et il ne désirait pas être empêché par le soin de cette affaire. C'est pourquoi il leur commande de mettre à part chaque premier jour de la semaine, et chez soi, ce qu'ils pourraient donner, en examinant l'état de leurs propres affaires.

Le dernier jour de la semaine ne pouvait être employé dans ce but, parce qu'il avait été séparé de toutes les transactions d'affaires, en l'honneur du Créateur. Mais chaque premier jour, avant de recommencer les affaires de cette vie, ils devaient passer en revue la semaine précédente, et mettre de côté quelque chose pour les pauvres. Ce précepte rejette-t-il le quatrième commandement? St.-Paul ne dit pas cela. Ceci est-il en conflit avec ce que Dieu a dit dans ce commandement en l'honneur du septième jour? Point du tout. De plus, les seuls chrétiens que je connaisse comme observant ce précepte de St.-Paul tel qu'il le donne, sont ceux qui sanctifient le septième jour comme le Sabbat du Seigneur.

RÉPONSE A UN LECTEUR ATTENTIF.

Nous pensons certainement qu'il est possible que ceux qui sont convertis gardent les commandements de Dieu, par lesquels nous entendons les commandements de la loi morale. Nous citerons des faits à l'appui. Il est dit de Zacharie et d'Elisabeth: «Ils étaient tous deux justes devant Dieu et ils suivaient tous les commandements et toutes les ordonnances du Seigneur, d'une manière irrépréhensible.» Luc 1:6. Il est dit de chrétiens vivant peu avant la venue de Christ: «C'est ici que sont ceux qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus.» Apoc. 14:12, 14; 12:17. Il est possible de garder le quatrième commandement, car les femmes qui suivirent Christ jusqu'au sépulcre le gardaient. «Et le jour du Sabbat, elles se reposèrent selon le commandement.» Luc 23:56 (Lausanne). St.-Paul pensait qu'il était possible de garder le cinquième commandement. Eph. 6:1–3. St.-Jacques dit que c'est une bonne œuvre d'accomplir la loi royale. Jacq. 2:8–12. Le bon Samaritain gardait le second des grands commandements. Luc 10:25–37. St.-Jean dit: «Car c'est en ceci que consiste l'amour de Dieu: Que nous gardions ses commandements.» 1 Jean 5:3. St.-Paul dit que la «charité accomplit [non transgresse] la loi de Dieu.» Rom. 13:8–10.

Le changement qui a lieu à la conversion montre que l'obéissance aux commandements est possible. La «loi du péché» qui est opposée à la loi de Dieu est ôtée du cœur, et la loi de Dieu est écrite à sa place. Rom. 7:23; 8:1–3; Ps. 37:31; Jér. 31:33. Lorsque tel est le cas, nous pouvons, par la grâce, accomplir la justice de la loi. Rom. 8:4.

Mais Esaïe dit que notre justice est comme un linge souillé. Esa. 64:6, 7. Mais le prophète parle de la propre-justice, ou la justice des Pharisiens. Luc. 18:9–14. Elle commence et finit dans l'égoïsme. Elle n'a ni repentance ni humilité, ni amour. Mais l'expérience chrétienne est l'œuvre de la grâce de Dieu. Elle commence par la repentance et marche humblement devant Dieu, dans le sentier d'obéissance, avançant toujours pour devenir semblable à Christ. Jérémie a parlé du cœur humain comme désespérément mauvais. Jér. 17:9. Christ a dit la même chose. Mat. 15:19. Mais c'est le cœur naturel, avant la conversion. Et c'est pourquoi un homme inconverti ne peut être juste devant Dieu. David demandait à Dieu de créer en lui un cœur pur. Ps. 51:12. Ceci doit avoir lieu avant que nous entrions au ciel. Ps. 24:3, 4. St.-Jean parle de cette purification comme possible. 1 Jean 1:7–10.

St.-Paul parle de lui-même comme ayant la loi du péché dans ses membres, et pendant qu'il était ainsi en lutte, il faisait le mal, lorsqu'il aurait voulu faire le bien. Rom. 7:21–23. Alors il parle comme étant délivré de cette loi de péché par l'Evangile de Christ. Rom. 8:1, 2. Mais il n'existe point, dans cette vie un état de perfection tel que nous ne soyons plus en danger de pécher, soit par ignorance, soit par suite des infirmités de notre faible nature mortelle. Nous avons donc toujours lieu de demander le pardon de nos péchés, et d'être purifiés des fautes secrètes. Mat. 6:12; Ps. 19:13.

Il est vrai que nous lisons dans Eccl. 7:20; 1 Rois 8:46; 2 Chron. 6:36; Héb. 5:2, qu'il n'y a aucun homme qui ne soit exposé au péché et qui ne pèche pas quelquefois. Nous n'avons rien dit de contraire à cela. Nous croyons qu'il est possible que nos corps deviennent le temple du St.-Esprit. 1 Cor. 6:19. Nous croyons que nos cœurs peuvent être purifiés par la grâce de Dieu. La mort ne peut nous purifier. Si cette purification n'est pas accomplie avant cet événement, elle ne s'accomplira jamais.

Lorsque nous parlons de garder les commandements, nous voulons dire qu'il est réellement possible, par la grâce de Dieu, d'aimer Dieu et notre prochain comme la loi de Dieu le demande, c'est-à-dire que nous devons, non-seulement nous abstenir des choses mauvaises, défendues par la lettre de la loi, mais que nous pouvons faire le bien que l'esprit de la loi exige. Le bon Samaritain montra la signification de ce commandement: «Tu ne tueras point», en sauvant la vie de l'homme blessé, lorsqu'il aurait pu le laisser mourir. Il montra aussi que la grâce de Dieu rend l'obéissance réellement possible. Supposons que le Samaritain tombe dans le péché par une tentation imprévue, il doit aussitôt se repentir et obéir de nouveau.

Mais pourquoi insistons-nous si fortement sur l'obéissance de chaque chrétien aux commandements? Simplement parce qu'ils contiennent les principes de justice, d'où nous sommes déchus par l'apostasie de notre race. Le sang de Christ seul peut nous apporter le pardon de nos offenses, mais nous avons de notre côté à éviter la transgression et à apprendre l'obéissance. Nous serons toujours en danger de pécher, tant que nous vivrons, mais pour tout cela il est certain qu'au lieu de persister dans la désobéissance nous pouvons par la grâce, prendre l'habitude d'obéir humblement aux commandements de Dieu, qui deviendront de plus en plus nos délices, aussi longtemps que nous vivrons. Lisez les Ps. 1 et 119.

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5, 6.

UN VERRE DE RHUM.

MR. BARNETT, présidant une assemblée, raconta cet incident: «Ce qu'un seul verre fit pour un homme.»

Il dit qu'il se trouvait un jour dans une assemblée où il était question d'expériences concernant la *tempérance*. Un homme se leva pour raconter ce qu'un verre avait fait pour lui. Voici ce qu'il dit:

J'avais une petite barque sur la côte; elle avait à bord quatre hommes et moi-même; j'avais aussi ma femme et deux enfants à bord. La nuit était nuageuse et c'était mon frère qui devait veiller cette nuit-là. Les matelots le persuadèrent de prendre un verre de rhum pour lui aider à accomplir ses devoirs; mais n'étant pas accoutumé aux liqueurs, il s'endormit, et je me réveillai dans la nuit pour trouver ma barque brisée. Je pris ma femme et un de mes enfants dans mes bras, et elle prit l'autre, et pendant quatre heures nous luttâmes contre les froides vagues. Après des heures de souffrances, les vagues enlevèrent mon enfant de mon étreinte; puis après d'autres heures de souffrances, les vagues enlevèrent l'autre enfant des bras de sa mère, et nos deux chers enfants furent perdus pour toujours. Après avoir lutté contre l'orage et les vagues, je regardais ma femme, et voilà! elle était morte et froide. Je gagnai la côte et me voilà seul—ma femme, mes enfants et tout ce que je possédais dans ce monde, ont été perdus pour un verre de rhum.—*Extrait.*

FABRICATION DU VIN EN FRANCE.

LES personnes qui boivent du vin de France, et il y en a beaucoup, seront intéressées dans la lecture du compte rendu des analyses de vin, faites au Laboratoire Municipal de Paris, car quoique tous les vins et les liqueurs importés en France soient soumis à l'analyse dans les douanes, avant d'être remis à ceux qui les importent, de sorte que s'ils sont reconnus falsifiés, l'entrée en est défendue, il n'y a aucune inspection ou examen des vins exportés.

D'après les chiffres suivants, il serait bon pour les consommateurs que quelque surveillance existât. En 1881, 3001 espèces de vin furent analysées au Laboratoire Municipal, et le résultat montra que 279 étaient bonnes, 991 passables, et 1731 mauvaises, tandis que dans les cinq premiers mois de cette année, 1869 espèces de vin furent analysées, dont 372 espèces bonnes, 683 passables, 814 mauvaises, 145 des dernières étant déclarées décidément nuisibles.

Le consul américain à Paris a appelé l'attention de son gouvernement sur la manière dont les vins sont falsifiés en France, autrement qu'en mélangeant ceux de moindre qualité avec des vins plus forts ou des eaux-de-vie, un tel mélange n'étant pas particulièrement nuisible à la santé. On vend gé-

néralement comme vin, un liquide qui est composé d'eau, de vinaigre et de bois de campêche, avec un dixième de vin ordinaire du sud de la France pour cacher la fraude. Non-seulement le vin est falsifié par l'addition de cidre, de sucre, de mélasse, d'acide tartrique, acétique ou tannique, acide sulfurique, chaux, alun, amandes amères, feuilles de lauriers-cerises, etc., mais il est fabriqué en grande partie sans la plus légère addition de vin.

Le résultat de la fermentation du jus de raisins est imitée par des substances sucrées jetées dans l'eau, telle que le sirop de fécule, fruits secs et sucre brut, ou baies de genièvre, graines de coriandre, et pain de seigle frais. Après la fermentation, le liquide est transvasé, et s'il n'est pas suffisamment coloré, on y ajoute une infusion de betteraves rouges ou de myrtilles. Afin de corriger l'acidité, quelques fabricants sont assez peu scrupuleux pour employer la litharge, exposant ainsi les buveurs à la chance probable d'une attaque de collique.

Dans les départements de l'Hérault, des Pyrénées et du Var, la chaux est employée pour rehausser la couleur du vin et diminuer les lies, mais cela provoque des transformations chimiques qui ont des effets purgatifs et même corrosifs. L'alun est principalement employé pour donner le goût particulièrement propre aux vins de Bordeaux. Les matières colorantes, généralement employées sont les grains de sureau, de myrtilles, de hiéble, du bois de Brésil et de campêche, du jus de betteraves, la grande mauve, la cochenille, la fuchsine ou aniline rouge et plus spécialement le grenat, le résidu de la fabrication de la fuchsine, et les sels rouges, violets ou roses de l'aniline.

Quelques-unes des teintures qui colorent le vin, vendues sous des noms empruntés, contiennent de l'arsenic. La plus avantageuses de ces matières colorantes est le brun-grenat, qui imite aussi près que possible la couleur naturelle du vin, tandis que ses éléments sont à peu près des mêmes. Le bois de teinture paraît être le plus en faveur dans la fabrication parisienne, parce qu'il donne au nouveau vin la couleur du vieux; tandis que les betteraves, la fuchsine et la cochenille sont les agents les plus employés dans le sud de la France, et les grains de sureau sont surtout employés en Espagne et en Portugal. Ces dernières offrent au consommateurs l'avantage d'être purgatifs de leur nature, et lui permettent de tuer ainsi deux oiseaux d'un seul coup. — *London Times*, dans la *Temperance Record*.

VIN PUR.

Nous lisons dans un journal de Boston, du 30 novembre:

«Il sera bientôt très-difficile d'obtenir des vins purs. En France, la principale contrée vinicole du monde, le terrain consacré aux vignes diminue constamment. Il n'y avait qu'environ quatre et demi millions d'acres en 1881 contre environ six millions en 1872. Jusqu'à 1881, les insectes avaient détruit plus d'un million et demi d'acres, et en avaient endommagé presque autant. On n'en a replanté que quelque peu. Depuis le commencement de 1880, la France importe plus de vin qu'elle n'en exporte. Les importations en 1880 sont estimées à 722 millions de litres; en 1881, à 627 millions de litres, coûtant environ 200 millions de francs. Ses exportations de vin se montaient à 249 millions de litres, valant environ 350 millions de francs, contre 132 millions de litres seulement exportés en 1881. D'un autre côté l'importation de la bière en France va en augmentant. En 1881, la France a produit 440 millions de litres de vins fabriqués dont les principaux ingrédients étaient le sucre, l'alcool et les raisins secs. Le vin pur se place au même rang que les étoffes pure soie, l'écume de mer et les autres objets de luxe pareils.

Ecole du Sabbat.

LEÇONS SUR L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT.

LEÇON XXXI.

TÉMOIGNAGE DE CHRIST CONCERNANT JEAN-BAPTISTE.

1. LORSQUE les messagers de Jean furent partis, quelle question Christ adressa-t-il au peuple? Luc 7:24, 25.

2. Quel était le but de ces questions?—*C'était d'attirer l'attention sur la conduite de Jean, toute de persévérance et de renoncement.*

3. Comment avait-il renoncé au luxe et aux aises de la vie?

4. Comment avait-il montré sa fermeté et sa fidélité?

5. Où demeurent ceux qui se vêtent d'habits précieux et qui vivent dans les délices?

6. Jean avait-il recherché la faveur des rois?

7. Que dit Christ de sa qualité de prophète?

8. Quel rang donna-t-il à Jean parmi les prophètes?

9. Dans quel sens fut-il un grand prophète?—Il était grand par la noblesse de son caractère, mais spécialement par son importante mission de précurseur de Christ.

10. Qu'entend-on par le royaume de Christ? Vers. 28. Voyez notes.

11. Dans quel sens ceux qui sont moindres dans ce royaume sont-ils plus grands que Jean?

12. Dans quel sens le royaume de Dieu était-il forcé au temps de Christ? Mat. 11:12.

13. Dans quel sens peut-il être ainsi forcé maintenant?

14. Quels étaient les seuls docteurs religieux qui enseignassent la religion avant l'époque de Jean? Mat. 11:13; Luc 16:16.

15. Qu'est-ce que Malachie prédit concernant le prophète qui devait venir avec l'esprit et la vertu d'Elie? Mal. 4:5, 6; Luc 1:17.

16. Comment ces prédictions furent-elles accomplies en Jean-Baptiste? Mal. 3:1.

17. Quels sont, parmi le peuple, ceux qui rejetèrent la prédiction de Jean et refusèrent d'être baptisés par lui?

18. Par quelle comparaison Jésus montra-t-il le peu d'intelligence des hommes de cette génération?

19. Comment la sagesse est-elle justifiée par ses enfants?—Ils acceptent ses préceptes et y obéissent, et c'est ainsi qu'ils l'honorent.

20. Racontez la conduite de la femme qui oignit Jésus comme il était assis à table dans la maison d'un Pharisien. Luc 7:36–38.

21. Que pensaient secrètement les Pharisiens, pendant que la femme faisait cela?

22. Qu'est-ce que Jésus leur dit?

23. Lorsque Simon eut montré son désir d'écouter, quelle est la courte parabole que Jésus lui dit?

24. Quelle question lui fit-il alors?

25. Que répondit Simon?

26. Quelle parallèle Jésus fit-il entre les attentions que lui témoigna Simon, et les marques d'amour et de gratitude manifestées par la femme?

27. Quelle vérité générale énonça-t-il alors?

28. Que dit-il à la femme?

29. Quelles étaient les pensées de ceux qui étaient à table avec lui?

NOTES SUR LEÇON XXXI.

CELUI QUI EST LE MOINDRE DANS LE ROYAUME DES CIEUX.—Par le royaume des cieux, on entend ici la plénitude des grâces de l'Evangile de paix, plénitude qui n'était pas connue avant que Christ eût été crucifié, et ressuscité des morts. Or le dernier dans le royaume, le moindre prédicateur d'un Sauveur *crucifié, ressuscité et glorifié* était plus grand que Jean, auquel il ne fut par donné de vivre pour voir la *plénitude* de la grâce évangélique, dans l'envoi du St.-Esprit. Que le lecteur observe: 1. Que le royaume de Dieu ne signifie pas ici l'état de gloire future. Voyez Luc 3:2. 2. Que ce n'est pas en sainteté ou dévouement que le *moindre* dans ce royaume est plus grand que Jean; mais, 3. Que c'est plutôt dans la *différence* de *ministère*. Les prophètes annonçaient un Christ qui devait venir; Jean montra que ce Christ était alors au milieu *d'eux*; et les ministres de l'Evangile prouvent que ce Christ *a souffert* et *est entré* dans sa gloire, et que la *repentance* et la *rémission* des péchés sont proclamées par son sang. Il y a un proverbe semblable à ceci connu parmi les Juifs: «Même la servante qui passa la mer Rouge vit ce que ni Ezéchiel ni aucun autre des prophètes n'ont vu.»

LE ROYAUME DE DIEU EST FORCÉ.—Les percepteurs d'impôts et les païens auxquels les scribes et les Pharisiens refusaient tout droit au royaume du Messie, remplis d'un saint zèle et d'une sainte ardeur saisissaient avec empressement la grâce de l'Evangile qui leur était offerte, et arrachaient ainsi le royaume comme par force aux sages docteurs qui réclamaient pour eux-mêmes la première place dans ce royaume. Christ lui-même dit que les péagers et les gens de mauvaise vie les précédaient dans le royaume de Dieu. Voyez Luc 7:28–30. Celui qui veut *prendre* possession du royaume de justice, de paix et de joie spirituelle, doit être rempli d'ardeur: tout l'enfer se liguera contre lui dans chaque pas qu'il fera; et si un homme n'est pas absolument décidé à abandonner ses péchés et ses mauvaises compagnies et sauver son âme à tout hasard et coûte que coûte, il périra certainement pour toujours. Ceci exige une ardeur *violente*.

LEÇON XXXII.

CHRIST ACCUSÉ DE CHASSER LES DÉMONS PAR BÉELZÉBUL.

1. Qu'est-il dit dans Luc 8:1, d'une tournée que Jésus fit?

2. Qui est-ce qui l'accompagna dans cette tournée?

3. Dites comment la multitude se pressait autour de lui. Marc 3:20.

4. Que firent ses amis? Vers. 21.

5. Quel miracle signalé fit alors notre Sauveur? Mat. 12:22.

6. Quelle impression ce miracle fit-il sur le peuple? Voyez notes.

7. Que dirent les Pharisiens quand ils en entendirent parler?

8. Quel est le premier argument du Sauveur pour montrer que ce qu'ils disaient était faux?

9. Quelle question leur fit-il?

10. S'ils avaient été forcés d'admettre que

Jésus chassait les démons par l'Esprit de Dieu, quelle conclusion devait-on inévitablement en tirer? Vers. 28.

11. Quelle autre explication Jésus donna-t-il? Vers. 29.

12. Quelle importante déclaration est-il fait au verset 30?

13. Comment cette déclaration pourrait-elle trouver une application de nos jours?

14. Quel est le péché qui ne peut être pardonné? Vers. 31, 32; Luc 12: 10,

15. Par quelle image frappante Christ montra-t-il que le caractère d'un homme se reconnaît par ses œuvres? Vers. 33.

16. Comment Jésus s'adresse-t-il ensuite à ses auditeurs? Vers. 34.

17. Quelle question leur fit-il alors?

18. Quelle déclaration fit-il pour montrer ce qui détermine le caractère de nos paroles?

19. Comment explique-t-il ces paroles? Vers. 35.

20. Que dit-il des paroles vaines?

21. Par quoi montra-t-il que les hommes seront jugés par leurs paroles aussi bien que par les œuvres?

22. Quelle réponse Jésus fit-il lorsque les scribes et les Pharisiens lui demandèrent un signe?

23. Pourquoi les hommes de Ninive s'élèveront-ils au jour du Jugement pour condamner la génération qui entendit les paroles de Jésus et virent ses miracles?

24. Pourquoi cette génération sera-t-elle condamnée par la reine de Scéba?

NOTE SUR LEÇON XXXII.

PAR QUI VOS FILS CHASSENT-ILS LES DÉMONS?—Il y avait, parmi les Juifs, des gens qui, par l'invocation du nom du Très-Haut, ou du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, chassaient parfois les démons. L'historien Josèphe parle de personnes qui le faisaient à son époque; nous lisons dans Act. 19: 13, qu'il y avait des exorcistes Juifs, et il y en avait qui chassaient les démons au nom de Jésus, quoiqu'ils ne le suivissent pas (Marc 9: 38) ou ne lui étaient pas fidèles. Mat. 7: 22. Les Pharisiens ne condamnaient pas ceux-ci, mais attribuaient ce qu'ils faisaient à l'Esprit de Dieu et s'en glorifiaient ainsi que leur nation. C'était donc bien plus par envie contre Christ qu'ils admettaient que d'autres chassaient les démons par l'Esprit de Dieu, en suggérant que Jésus le faisait en vertu d'un pacte avec Béelzébul.

LEÇON XXXIII.

3. Pourquoi le centenier se croyait-il indigne de la présence de Jésus sous son toit?

4. De quelle manière réclama-t-il le secours du Sauveur?

5. Comment montra-t-il une si grande foi que Jésus en fit la remarque?

6. Que lui dit Jésus?

7. Racontez le miracle de Naïn.

8. Quel effet ce miracle produisit-il sur le peuple?

9. De quelle manière Christ agit-il à l'égard des disciples envoyés par Jean pour demander s'il était le Christ?

10. Qu'est-ce que Christ leur commanda de dire à leur maître?

11. Lorsque ces messagers furent partis, comment Jésus parla-t-il de Jean?

12. A quoi Jésus compara-t-il les Pharisiens et les docteurs de la loi qui refusèrent le baptême de Jean?

13. Racontez comment une femme oignit Jésus, dans la maison de Simon, le Pharisien?

14. Comment Jésus instruisit-il et réprima-t-il Simon?

15. Où Jésus s'en alla-t-il ensuite prêcher?

16. Qui l'accompagna?

17. Que dirent de lui ses disciples, lorsqu'ils virent que le peuple était étonné de ses miracles?

18. De quoi les scribes et les Pharisiens l'accusèrent-ils, lorsqu'il guérit un démoniaque qui était sourd et muet?

19. Comment Jésus montra-t-il que cette accusation ne pouvait être vraie?

20. Que dit-il du blasphème contre le St.-Esprit?

21. Par quel enseignement montra-t-il l'importance que l'on doit attacher aux paroles?

22. Comment répondit-il à ceux qui demandaient un signe?

23. Comment les reprend-il de ce qu'ils ne prenaient pas garde à ses instructions?

24. Comment explique-t-il la condition de cette génération? Mat. 12: 43–45; Luc 11: 24–26.

25. Qui, entre tous, doit être regardé comme honorable et heureux? Luc 11: 27, 28.

26. Par quelle image montre-t-il que nous devons faire profiter le monde de notre exemple et rendre témoignage à la vérité que nous avons reçue? Luc 11: 33,

27. Par quelle image montre-t-il que nous devons attendre notre sagesse de Dieu seul, si nous voulons éviter l'erreur et la déception? Mat. 6: 22, 23.

28. Quels sont ceux que Christ regarde comme ses vrais parents? Luc 8: 18–21; Marc 3: 31–35; Mat. 12: 46–50.

ANNÉE 1882.—Nous avons lieu de passer en revue les événements de l'année écoulée, et de voir ce qu'il y a eu dans notre conduite qui a été mauvais aux yeux de Dieu. Quels sont les devoirs que nous avons négligés? Quels péchés avons-nous commis contre Dieu? Quels torts avons-nous faits à notre prochain? Quelles injustices avons-nous commises dans nos relations d'affaires? Quels mauvais exemples avons-nous donnés aux autres? Quelles paroles désobligeantes avons-nous dites dans nos familles? Que la conscience nous parle librement. Et si elle nous rappelle quelque mauvais acte, repentons-nous devant Dieu, et si cela concerne notre prochain ou les membres de nos bien plus de force ne dirait-il pas: Que l'année ne se termine pas que vous n'ayez dépouillé toute colère, toute animosité, et que vous n'ayez revêtu l'amour de Christ.

Alcoholism in Belgium.—Discours par M. Lebon Vanden Kerchove, prononcé dans l'assemblée de la Conférence Internationale à Exeter Hall, Londres, le 6 septembre dernier.

Nous avons reçu du traducteur le Rév. M. de Colleville, docteur en Théologie, un exemplaire de ce discours pour lequel nous lui adressons nos remerciements. Il contient un grand nombre de chiffres statistiques concernant l'usage des boissons alcooliques en Belgique, et la relation qui existe entre cet abus et le nombre des crimes commis. Ceux qui désirent étudier cet important sujet peuvent se procurer ce discours à l'adresse suivante: Temperance League, 337 Strand, Londres.

L'Osservanza del Giorno del Riposo,—par Francesco Sciarelli, Roma, 60 Via della Scrofa. Cet ouvrage est un traité de 68 pages, en langue italienne, prix 35 centimes, écrit en faveur de l'observation perpétuelle du Sabbat, mais il enseigne que le premier jour de la semaine a pris la place du septième, comme jour de repos. Nous regrettons que l'auteur enseigne que le jour que Dieu a sanctifié au commencement doive être mis de côté pour un jour dont la sanctification n'est pas mentionnée dans la Bible.

Notizie ed Atti di una disputa tra sacerdoti Cattolici e Ministri Evangelici, intorno al Pontificato ed al Martirio dell'Apostolo Pietro in Roma, per Francesco Sciarelli, Roma, Tipografia Alberto Chiera.

C'est un traité de 48 pages en italien, contenant un récit intéressant de la discussion remarquable qui eut lieu à Rome en 1872, entre trois savants catholiques, et trois ministres protestants, sur la question de savoir si St.-Pierre avait jamais été évêque de Rome. La discussion est digne d'être lue par tout le monde, et s'il était possible de l'avoir en français, nous serions bien aise d'en aviser nos lecteurs.

Robert Lalane, ou un employé comme il y en a beaucoup, par Mme J. Valloton, Paris, librairie Fischbacher, 33 rue de la Seine, 289 pages. Nous avons reçu un exemplaire de cet ouvrage de la Fédération Internationale pour l'observation du Dimanche, rue de Candolle, Genève. Ce livre a pour objet de réclamer un jour de repos hebdomadaire pour tant de milliers de travailleurs qui n'ont point d'heures de repos et ne peuvent assister au culte public. L'auteur de cet ouvrage a cherché a imiter l'ouvrage connu sous le nom de «Case de l'Oncle Tom», et s'est efforcée de donner des leçons de vertu et de moralité en racontant les maux qui résultent d'injustices publiques.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIETÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:—

1.	**Le Règne Millénaire.** (*†)	16 pages	10 cts.
2.	**Le Second Avénement;** (*) Objet et Proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu. couverture)	56 pages	50 cts.
8.	**Le Sabbat de la Bible.** (†) . . .	32 pages	20 cts.
9.	**Le Premier Message d'Apocalypse.** (†)	16 pages	10 cts.
10.	**Le Second « «**	16 pages	10 cts.
11.	**Le Troisième « «**	32 pages	20 cts.
12.	**Perpétuité des Dix Commandements.**	40 pages	25 cts.
13.	**Les Souffrances de Christ.** (*) . .	32 pages	20 cts.
14.	**Les Deux Lois.** (*†)	16 pages	10 cts.
15.	**La Loi et l'Evangile**	16 pages	10 cts.
16.	**Le Sabbat dans la Prophétie** . . .	32 pages	20 cts.
17.	**La Vérité Présente.** (*)	24 pages	15 cts.
18.	**L'Esprit de Prophétie.** (*)	16 pages	10 cts.
19.	**Le Mémorial du Créateur**	16 pages	10 cts.
20.	**Le Salut par Christ**	16 pages	10 cts.
21.	**Christ dans l'Ancien Testament** . .	16 pages	10 cts.
22.	**Pouvons-nous Savoir?** (*†) . . .	8 pages	5 cts.
23.	**L'Avénement de Christ,** sa Nature et la Purification du Sanctuaire	48 pages	30 cts.
24.	**Le Septième Jour**	8 pages	5 cts.
25.	**La Fin est-elle Proche?** (*) . . .	8 pages	5 cts.
26.	**Le Sabbat de l'Eternel.** (*†) . . .	16 pages	10 cts.
27.	**L'Homme est-il Immortel?** (*†) . .	8 pages	5 cts.
28.	**Le Serpent d'Airain,** ou le Salut par Christ	16 pages	10 cts.
29.	**La Septième Partie du Temps,** etc.	32 pages	20 cts.

Les traités marqués d'un **astérisque** (*) sont aussi imprimés en **allemand**, et ceux qui sont marqués d'une **croix** (†) sont imprimés en **italien.**

Adresser (franco): M. J.-N. ANDREWS, Bureau des **Signes des Temps,** Bâle (Suisse.)

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), DÉCEMBRE 1882.

SOMMAIRE.

	PAGE
Articles Variés.—Histoire de Mahomet le Faux Proph.	81
UNE CONVERSATION concernant la DESTINEE DE L'HOMME—Le Feu éternel	82
Se séparer du Monde	83
Les Soupirs de la Création	84
Matthieu XXIV renferme une Doctrine pratique	84
Psaume CVII, 23-32	85
Faux Prophète du Soudan	96
Orage Electrique en Amérique	96
A la Jeunesse.—Le jeune Matelot Courageux	86
La Moitié d'un Point seulement	87
Le Bélier	87
La Bibliothèque d'Alexandrie	87
Articles des Rédacteurs.—Appel du Sauveur	88
Remarques sur Zacharie 5 : 5—11	89
Pensées Critiques et Pratiques sur le Livre de Daniel—Expl. du Chap. XI, 18-22—Prophétie Littérale	89
L'Epitre aux Galates—(Conversation)	91
Cruelle Calomnie	92
Commandement concernant le Prem. Jour de la Semaine	92
Réponse à un Lecteur Attentif	93
Les SIGNES DES TEMPS pour 1883	96
Mohammed ou Mahomet	96
Tempérance.—Un Verre de Rhum	93
Fabrication du Vin en France	93
Vin Pur	94
Ecole du Sabbat.—Leçons sur l'Histoire du N.-T.	94
Notes.—Année 1882—Alcoholism in Belgium—L'Osservanza del Giorno del Riposo—Notizie ed Atti etc—Robert Lalane ou un employé etc	95

LES «SIGNES DES TEMPS» POUR 1883.

NOUS rendons grâce à Dieu pour l'assistance qu'il nous a accordée jusqu'à présent et sans laquelle notre travail aurait été en vain. Nous sommes aussi reconnaissants envers nos amis qui nous ont généreusement aidés dans la publication de notre journal. Dieu nous a soutenus jusqu'à présent, et nous nous confions toujours dans son bras puissant.

Notre journal a rendu un fidèle témoignage concernant la préparation nécessaire pour aller à la rencontre du Jugement, et nous avons également montré par les écrits des prophètes les preuves que cet événement est à la porte. Nous avons parlé de la récompense des justes et du sort terrible des méchants. Nous avons rendu témoignage à la perpétuité, à l'immutabilité et à l'excellence de la loi morale. Nous avons montré que l'Evangile de Christ est le seul remède contre le péché, et que l'Evangile a le pouvoir de pardonner le péché, de changer notre nature et d'écrire la loi de Dieu dans notre cœur. Nous avons parlé en faveur du quatrième commandement. Nous avons montré que l'ancien Sabbat du Seigneur commémore la création des cieux et de la terre, et qu'il n'a pas été transporté au premier jour de la semaine, par autorité divine. Nous avons aussi montré que le baptême est le mémorial divin de l'ensevelissement et de la résurrection du Sauveur, et que jamais le premier jour de la semaine ne fut mis à part dans ce but. Nous avons parlé en faveur de la tempérance chrétienne et nous avons vu que notre témoignage a eu un bon résultat.

Les enseignements de notre journal sont connus, et ils continueront d'être ce qu'ils ont été jusqu'à présent, savoir des avertissements contre le péché et des exhortations à obéir à Dieu. Nous espérons rendre notre journal de 1883 supérieur à ce qu'il a été en 1882. Nous espérons examiner soigneusement ce que les Ecritures enseignent concernant l'avenir des Juifs. Nous espérons aussi parler particulièrement concernant la nature du jour du Jugement, et concernant l'ordre des événements, au grand jour de Dieu. Nous espérons parler sur la question de savoir si l'Evangile sera prêché après la venue de Christ, et si les péchés seront pardonnés après cet événement.

Nous désirons également examiner l'histoire du Sabbat et du premier jour de la semaine depuis le temps des apôtres, et montrer comment le septième jour a fait place au premier jour de la senaine. Les articles sur le livre de Zacharie seront continués, Dieu voulant. Chaque numéro de notre journal contiendra des articles prêchant l'Evangile de Christ, afin que les saints soient édifiés et les pécheurs convertis.

Pour le succès de notre entreprise, nous demandons la bénédiction de Dieu et la coopération de tous ceux qui reçoivent notre journal. Nous prions ceux qui nous ont aidés dans la publication des SIGNES DES TEMPS l'année passée, par leurs dons, par leurs prières et par leur abonnement, de continuer de nous accorder leur assistance durant l'année prochaine. Faites connaître notre journal à vos voisinset à vos amis et invitez-les à s'y abonner. Envoyez-nous les adresses d'autant de personnes que vous pourrez, auxquelles nous puissions adresser gratis des numéros spécimens de notre journal. Souvenez-vous de nous dans vos prières, et n'oubliez pas de montrer par une vie de tempérance et de justice, que vous n'avez pas lu notre journal en vain.

MOHAMMED OU MAHOMET.

NOTRE estimable ami, M. W. M. Jones, pasteur de l'église des Baptistes du Septième Jour, de Mill Yard, Londres, et rédacteur du *Sabbath Memorial*, savant accompli dans la langue arabe, et qui s'occupe beaucoup des langues orientales, nous écrit quelques critiques d'avoir nommé le célèbre faux prophète arabe du septième siècle *Mahomet*, et non *Mohammed*. Il démontre que la signification du nom en langue arabe est tout à fait pervertie par ce changement-là.

Nous reconnaissons la vérité de cette critique, mais nous ne saurions comment nous conformer à l'arabe, puisque les dictionnaires français orthographient tous Mahomet, et non Mohammed.

ORAGE ÉLECTRIQUE EN AMÉRIQUE.

LE plus long et le plus fort orage électrique qui ait jamais été connu, a parcouru ce continent le 17 novembre dernier, et le 19, un orage encore plus fort s'abattit sur la même contrée. On remarqua l'influence du fluide sur toutes les lignes télégraphiques, tandis que dans l'ouest et le nord-ouest, on ne pouvait presque pas faire usage des fils. Dans l'Etat de Nebraska, on put remarquer des globes de feu sur les fils télégraphiques. L'orage du 17 fut aussi violent et aussi répandu en Europe que dans cette contrée, où il se fit sentir de l'Atlantique au Pacifique, et des frontières nord jusqu'au sud dans le Kentucky; non-seulement il affecta les fils télégraphiques supportés par les poteaux, mais ceux qui étaient sous terre, et le grand cable qui est au fond de l'Atlantique; pendant plusieurs heures on ne put l'employer. Une chose singulière c'est que l'orage alternait, comme étant formé par des vagues d'électricité positive et négative; ces vagues enlevaient d'abord toute l'électricité des fils, puis les surchargeaient à tel point que dans les bureaux télégraphiques, des instruments furent brûlés par l'électricité qui sautait d'un point conducteur à l'autre en produisant une flamme. Lorsqu'une vague d'électricité négative passait sur quelque fil, il était impossible d'obtenir une circulation, quelque forte que fût la batterie employée, et lorsqu'une vague d'électricité positive passait sur un fil, on pouvait obtenir des communications à de grandes distances, sans que l'on eût besoin d'employer une batterie quelconque. On envoya des dépêches télégraphiques de Cincinnati à St.-Louis,u ne distance de plus de cent lieues, sans batterie.

A Milwaukee, la puissance dynamique de l'électricité sur les fils fut suffisante pour entretenir la lumière d'une lampe électrique, tandis que dans presque chaque bureau télégraphique du pays, les machines électriques se fondaient par la surcharge d'électricité.

D'un autre côté, les communications par téléphone étaient rendues plus faciles dans toutes les parties du pays,la prononciation étant plus distincte et plus élevée que d'habitude, faits qui peuvent suggérer aux physiciens des améliorations pour les communications par téléphone. Une autre chose extraordinaire, c'est que l'électricité se fit surtout remarquer pendant que le ciel était nuageux, et durant une atmosphère brumeuse. Jusqu'à présent, de tels courants d'électricité ne s'étaient fait remarquer que lorsque l'atmosphère était claire.

A l'approche de la nuit, et lorsque les nuages se dissipèrent, on remarqua le spectacle le plus beau que puisse offrir l'agitation électrique de l'atmosphère. La plus magnifique aurore boréale se déploya au regard. Elle commença à paraître légèrement, au crépuscule, et devint plus brillante, plus variée, plus mouvementée et colorée, à mesure que la nuit avançait, et à minuit,les cieux entiers n'étaient plus qu'un immense dais de flammes dansantes, de toutes les couleurs imaginables et de toutes les formes, se dirigeant dans toutes les directions. Toutes ces immenses flammes s'élançaient simultanément de tous les points de l'horizon, du nord, de l'est, du sud et de l'ouest, et, rapides comme l'éclair, se dirigeaient au zénith, éclairant la terre comme en plein jour. Et de nouveau elles reprenaient leur ronde à travers les cieux du zénith à l'horizon, produisant les roues de feu les plus splendides qu'un œil humain ait jamais vues.

Dans d'autres moments, elles jaillissaient dans une partie du ciel, et puis dans une autre; elles se lançaient çà et là, dans différentes directions, comme de grands voiles d'une lumière lugubre ou des langues de flammes majestueuses, de couleurs et de formes fantastiques. Tantôt les cieux paraissaient comme de l'argent poli, tantôt ils prenaient une couleur verte qui se changeait en un jaune magnifique, ou en rouge sang. Dans d'autres moments, toutes ces couleurs et d'autres encore paraissaient mélangées et prenaient des formes et des lignes telles qu'on les observe au kaléidoscope.

Ce spectacle produit par l'électricité fut visible dans tous les Etats-Unis, à un degré de beauté plus ou moins grand. Une magnifique aurore boréale accompagnait aussi l'orage électrique du 19. Des colonnes de lumière d'une couleur rose et jaune s'élançaient vers le zénith, attirant l'attention et l'admiration d'un grand nombre d'observateurs.—*Extrait.*

NOTE.—Le lecteur comprendra qu'on entend ici par le mot *orage* le mouvement du fluide électrique répandu dans l'atmosphère, ce phénomène ayant eu lieu sans pluie, ni vent.

Pour Mme. Vve. Ribton—Un frère fr. 10; Mme. Gagnard fr. 5.